

# La prostitution des jeunes

Facteurs affectifs et sociaux  
Comprendre et agir

8 octobre 2003  
Journée de formation

organisée par la Délégation  
des Hauts-de-Seine  
du Mouvement du Nid

## COMPTE RENDU



Mouvement du Nid - Délégation des Hauts-de-Seine  
BP 84 - 92243 Malakoff Cedex - Tél. : 01 42 70 77 80

Permanence Secrétariat - 8 bis rue Dagobert - BP 63  
Tél. : 01 42 70 77 80 - 06 72 45 40 23

Association agissant sur les causes et les conséquences de la prostitution





## OUVERTURE DE LA JOURNÉE

Monsieur Dova, Premier vice-président  
du Conseil général des Hauts-de-Seine



**B**onjour à tous. Je crois que l'amitié qui me lie à Mr Hamon, responsable de la délégation du Mouvement du Nid des Hauts-de-Seine, remonte au début de mon mandat de Conseiller Général, il y a dix-huit ans. C'est dire si j'ai pu, à son contact, appréhender les formes diverses et variées de la prostitution. Je voudrais rappeler, car je vois dans cette salle un certain nombre de personnes dont je sais qu'elles sont totalement investies dans la politique de la ville, qu'avec Mr Hamon nous avons été les premiers, au début des années quatre-vingt-dix, à dénoncer les réseaux de prostitution dans les caves des grandes cités des banlieues, alors que les services de police nous riaient au nez. Quand on a réussi à entraîner quelques commissaires dans les sous-sols du grand ensemble d'Antony, ou dans des sous-sols de la banlieue nord, on s'est aperçu qu'on n'était pas si farfelus que cela.

Les réseaux de pédo-prostitution existaient depuis longtemps. Les caves étaient bien aménagées. Et partout, un dénominateur commun : la misère, la perte de repères, la perte de ces liens qui constituent les valeurs traditionnelles.

D'après les ONG, nous aurions aujourd'hui 16 000 prostituées « régulières » en France. J'aime beaucoup le mot « régulières ». Ça veut dire quoi ? Celles que l'on peut tolérer en se voilant la face ? Celles qui nous font moins honte que les petites Africaines qu'on trouve vers une heure du matin sur les boulevards cherchant le client, au risque de se faire écraser par les voitures ? Il n'y a pas de régularité dans la prostitution !

Il y a un besoin de formation et un besoin d'actualisation de ce que nous croyons connaître, des approches que nous croyons pouvoir mener. Certes, certaines d'entre elles, qui constituent un dénominateur général, sont toujours d'actualité mais nous devons adapter ces formations à la marche en avant du monde et aussi à la marche en avant de ce qui corrompt le monde.

Hier en rentrant à Antony je voyais sur la route des tags, des scènes ordurières de sodomisation taguées sur les murs anti-bruit de l'autoroute et là on se dit qu'il y a quand même quelque chose qui ne va pas ! Je me promets bien d'adresser une lettre au préfet des Hauts-de-Seine ce matin pour lui dire tout mon dégoût et ma rage de voir ça dans notre pays.

Nous connaissons les raisons de l'aggravation globale de la prostitution en Europe et en France : déplacements de populations, conflits latents ou ouverts, drames de la pauvreté, de l'insuffisance de nutrition... parce que c'est bien ça, quand on n'a pas de quoi manger on utilise la dernière monnaie qui reste. C'est tellement banalisé, tellement facile, les réseaux sont tellement officiellement reconnus, voire soutenus. Le problème c'est que, malgré la forte répression que nous menons dans notre pays, les enjeux commerciaux sont énormes.

« Il y a un besoin de formation et un besoin d'actualisation de ce que nous croyons connaître, des approches que nous croyons pouvoir mener. (...) Nous devons adapter ces formations à la marche en avant du monde et aussi à la marche en avant de ce qui corrompt le monde. »



Le travail des prostituées dans le monde rapporte près de dix milliards de bénéfice chaque année, entre deux et trois milliards pour le seul commerce lié à la prostitution des mineurs !

Face à cela, les moyens de la répression sont indispensables et réellement engagés depuis l'arrivée du nouveau Ministre de l'Intérieur. Tous les autres moyens sont inadaptés pour s'attaquer aux formes les plus insidieuses de la prostitution. Prenez un moteur de recherche sur Internet pour pédo-pornographie, vous aurez cinq cent mille résultats. C'est tout dire.

Si on veut sortir les jeunes de la prostitution, garçons ou filles, il faut peut-être que les chemins d'insertion soient explorés bien au-delà de ce qu'ils sont en ce moment. Nous revendiquons dans les Hauts-de-Seine d'être à vos côtés, c'est un choix que nous avons fait. Nous ouvrons des portes dans le volet « insertion/réinsertion de la politique de prévention de la délinquance », en liaison avec les associations pour proposer quelque chose à ces jeunes. Si on n'a rien à proposer à ceux que l'on veut tirer du trottoir, de la rue ou du Bois de Boulogne, on n'avancera pas.

La face visible du fléau recouvre toujours la même toile de fond, je vous le disais pour les pays d'Europe mais c'est vrai aussi chez nous hélas : ce sont des conditions de vie affective, relationnelle, économique totalement dégradées.

Vous savez dans la politique de la ville il fut un temps où, quand vous parliez de restructuration d'un quartier à haute densité de danger, vous aviez tout de suite une volée de bois vert derrière les oreilles : « Ils veulent tout raser, ils veulent encore faire de la reconstruction etc... » Aujourd'hui, la prise de conscience est là. Les habitants des quartiers d'abord, les responsables politiques, de toutes tendances, savent bien que certaines formes d'habitat urbain sont de véritables serres pour la délinquance et donc la prostitution et la misère. Enfin, on réussit à faire passer cette idée dans les cerveaux des citoyens et des responsables de la gestion de nos collectivités territoriales. Ceci pour vous dire qu'il ne faut pas baisser les bras : nous nous battons avec les armes qui sont les nôtres, avec les lois qui sont les nôtres, mais aussi avec la volonté farouche qui doit être la nôtre. Comme disait Churchill : « Que chacun a sa place, mette son casque et fasse son devoir ».

On peut considérer les prostitués, jeunes garçons, jeunes filles, femmes, hommes, comme des victimes. Mais c'est se donner trop rapidement bonne conscience de se dire « Ce sont des victimes, on les plaint, c'est pas drôle, etc... ». Ça ne suffit pas.

Des trois types d'approches officielles du phénomène, la France, notre pays, notre république, a choisi l'abolitionnisme, reconnu pour la première fois en 1946 chez nous. Le reconnaître c'est bien, participer à son avènement total c'est encore mieux. En conséquence, trois axes soutiennent les actions du Conseil général des Hauts-de-Seine.

D'abord la protection de l'enfance. Les deux drames qui viennent d'être découverts à Strasbourg ne sont pas, hélas, des cas uniques. C'est dans ce terreau-là qu'un jour ou l'autre, dans un esprit fatigué ou halluciné, l'idée de la prostitution, et de la prostitution des petits, peut naître. C'est dans ce terreau-là qu'il faut apporter l'engrais de nos bonnes volontés.

Ensuite, la coopération avec les professionnels. Et là aussi nous essayons d'être efficaces car, pour être conseiller général, on n'est pas expert dans toutes les matières de la vie sociale pour autant. On a pris l'engagement de coopérer efficacement, de façon ouverte, transparente avec ceux qui savent, avec vous, avec Mr Hamon, avec ses collègues responsables d'association... On le fait et comme dirait le président Pasqua « Si jamais ça ne se fait pas bien venez nous le dire ou écrivez-le nous ».

« La face visible du fléau recouvre toujours la même toile de fond, je vous le disais pour les pays d'Europe mais c'est vrai aussi chez nous hélas : ce sont des conditions de vie affective, relationnelle, économique totalement dégradées. »

Enfin, et ça c'est une idée que nous avons, que Catherine Hesse Germain a cultivé soigneusement : il faut intensifier l'aide aux victimes. Cela ne veut pas seulement dire les accueillir et être gentil. Cela veut dire leur donner un logement décent, des possibilités de réinsertion professionnelle et, dans la mesure du possible, les couper des réseaux dans lesquels elles sont embarquées.

Tout cela devrait permettre d'accentuer la définition d'un cadre juridique d'intervention et de répression autour d'une pénalisation accrue des délits reconnus. Si nous arrivons à cela il n'en reste pas moins que la répression au quotidien, la découverte au quotidien, est l'œuvre de tout citoyen debout, digne de ce nom. Les arrestations et les sanctions ne peuvent trouver leur pertinence sans une réelle coopération entre nous, mais également une prise de conscience au plus haut niveau des pouvoirs publics.

Vous savez, il est fini le temps où la prostitution était un sujet de plaisanterie. Enfin pas complètement : vous avez encore quelques grossiers personnages ou quelques gargantuas qui prennent plaisir à plaisanter sur le sujet. Mais il y en a de moins en moins. En tout cas il y a très peu d'hommes politiques, ça je peux vous l'assurer.

Et nous ? Savons-nous vraiment alerter les enseignants, les parents, les professionnels de la petite enfance pour déceler et reconnaître les premiers signes d'un affolement affectif qui très vite – si on ne l'arrête pas avec les moyens que nous avons – deviendra une pente glissante ?

Les interventions des pouvoirs publics, parmi lesquels nous revendiquons tenir notre place, dans leur mission première de protection de l'enfance, doivent prendre appui sur les travaux des réseaux de la petite enfance dans lesquels toutes les associations sont invitées à collaborer.

Il faut absolument arriver à mettre en place, comme pour la santé des enfants, une prévention largement en amont, dès la découverte des premiers signes d'alarme. Une prise en charge globale des victimes, voire de leur milieu familial, des actions de soutien à la parentalité (que nous avons initié avec succès depuis maintenant bientôt cinq ans), la coopération avec les services sociaux de l'État, des collectivités (mairies et départements de la région), les services éducatifs, psychiatriques, etc.

Nous devons tendre vers le développement d'unité de cavalerie légère dans les hôpitaux psychiatriques de telle façon que les jeunes les plus traumatisés y soient accueillis au mieux. Et je parle bien d'accueil pas de réception.

Nous avons fait de gros progrès également dans les relations avec le milieu judiciaire. Je crois pouvoir dire que dans les Hauts-de-Seine le parquet de Nanterre est particulièrement attentif et coopératif sur ces problèmes.

C'est vous dire que la bataille est loin d'être perdue. Elle est peut-être loin d'être gagnée mais il n'y a pas que le mal qui progresse, nous aussi nous développons nos technologies et nos réflexions. Et la journée d'aujourd'hui, que je salue et que j'encourage au nom de l'ensemble du Conseil général, est un point important. Parce que mieux nous serons formés, mieux nous formerons ceux qui travaillent avec nous, et plus fort sera le résultat.

Je vous souhaite vraiment beaucoup de courage. De l'enthousiasme je sais que vous en avez déjà tous dans vos serviettes et que ça va déborder tout au cours de cette journée. Très bonne journée à vous tous.

« La bataille est loin d'être perdue. Elle est peut-être loin d'être gagnée mais il n'y a pas que le mal qui progresse. (...) Mieux nous serons formés, mieux nous formerons ceux qui travaillent avec nous, et plus fort sera le résultat. »

# CONDUITES ET RISQUES PROSTITUTIONNELS CHEZ LES JEUNES

Monsieur Hamou Hasnaoui, Association nationale  
de réadaptation sociale (ANRS)



**L**'étude de l'ANRS distingue des facteurs de risques et des facteurs facilitants qui jouent un rôle dans la « cristallisation ou la mise en forme » du risque prostitutionnel chez les jeunes.

## ***Les facteurs de risques***

*Les accidents biographiques*

*Les problèmes d'identité et d'identification aux modèles parentaux*

*Fragilité psychologique, carences affectives, dévalorisation de soi, immaturité et passivité*

*Isolement social*

*Disqualification sociale de la famille d'appartenance*

*Représentations sociales déformées sur les modes d'insertion*

*et de réussite, d'indépendance, les risques au regard de la prostitution*

*Rencontre avec le milieu organisé ou non de la prostitution*

## ***Les facteurs facilitants***

*Les ruptures familiales*

*Les situations d'errance*

*La précarité économique et absence d'alternative socio-professionnelle*

*La dépendance aux drogues, médicaments, alcool*

*La fréquentation de groupes à risques*

Les facteurs de base n'expliquent pas à eux seuls le passage à l'acte prostitutionnel mais, conjugués à des situations spécifiques, leurs effets sont particulièrement destructeurs pour la personne.

On observe également différentes phases dans le processus d'entrée dans la prostitution :

## ***La phase pré-prostitutionnelle***

En amont, pas de passage à l'acte mais des facteurs de base ou « facilitants » qui sont liés à l'histoire personnelle et sociale de la personne : viol, inceste, violences, relations difficiles avec la famille, connaissance du milieu de la prostitution...

Un événement déstabilisant vient réactiver ce terrain de base : rupture familiale, fréquentation de groupes à risques, situation d'errance, dépendance aux drogues, absence de qualification professionnelle, précarité économique.

C'est le stade de la « cristallisation » du risque prostitutionnel qui est généralement inconscient pour le jeune et difficile à percevoir par son entourage social et familial.

« Les facteurs de base n'expliquent pas à eux seuls le passage à l'acte prostitutionnel mais, conjugués à des situations spécifiques, leurs effets sont particulièrement destructeurs pour la personne. »

### ***Phase initiatique : la rencontre de la prostitution***

Le jeune s'engage dans la prostitution sans la nommer ni la reconnaître. Il est initié par une personne ou un groupe qui use de diverses techniques de persuasion (duperie, arnaque, promesse non tenue...) pour l'inciter à sauter le pas.

Les périodes d'initiation sont très variables et n'impliquent pas systématiquement le passage à une phase de prostitution plus active.

### ***Phase semi-professionnelle : la débrouille***

C'est le stade où les jeunes, après avoir découvert cette façon rapide de satisfaire leurs besoins, investissent de façon plus active la prostitution. Ils se détachent progressivement des dispositifs d'aide sociale, d'insertion professionnelle pour se rapprocher du milieu de la prostitution où ils font l'apprentissage des règles sociales déviantes.

Les phases pré-prostitutionnelle et initiatique sont les plus difficiles à repérer et à identifier. Il ne faut ni les sous-évaluer ni les sur-évaluer.

---

## LES CONDUITES PRÉ-PROSTITUTIONNELLES ET PROSTITUTIONNELLES DES JEUNES

Mr Abdenour Sebbana, Altaïr, et Mme Chantal Charles,  
responsables Santé Prévention,  
Direction du service Santé. Ville d'Asnières-sur-Seine



**L**a recherche-action d'Altaïr, en coopération avec le Collège coopératif et des partenaires départementaux, a été menée sur deux sites expérimentaux des Hauts-de-Seine : Asnières-Gennevilliers et Colombes auprès de jeunes de 14 à 25 ans et d'acteurs sociaux.

L'objectif était double : tout d'abord, avoir le point de vue des jeunes de manière directe. Il existe selon nous, (ce pronom désigne ici l'équipe de professionnels ayant participé à l'atelier coopératif de formation recherche-action, et qui a décidé d'élaborer et de pourvoir à la passation des questionnaires auprès des jeunes et des acteurs de terrain) des postures spécifiques, voire des cultures, relatives à la sexualité, dont les jeunes sont porteurs. En tous les cas, leurs regards sur la question de la prostitution, leur langage aussi, ce qu'ils ont à dire, enfin, nous sont apparus nécessaires à saisir sans intermédiaire, en nous efforçant de ne pas plaquer sur ces attitudes et ces dires nos propres schémas.

Là, réside la seconde vertu du questionnaire : fournir l'occasion de rencontrer, puis de discuter avec les jeunes. De surcroît, nous considérons que tout ce qui peut permettre aux plus jeunes notamment de mettre des mots sur leurs désirs, leurs émois, leurs pulsions, favorise le tissage chez eux d'une distance avec ces désirs, émois, pulsions, et tend à faire barrage au passage à l'acte, où la relation est purement mécanique sans aucune sorte de dimension érotique et/ou amoureuse.

## *Les résultats :*

### **Les jeunes ont une définition très large des actes prostitutionnels**

L'argent n'est pas considéré comme le seul moyen de rétribution, aussi toute relation sexuelle consentie en échange de quelque chose (argent mais aussi drogue, shit, cadeaux, logement, protection de la bande, cigarettes, fringues) est assimilée à de la prostitution, notamment dans les réponses des filles.

Argent, drogue, shit, cadeaux sont les quatre « contre-parties » les plus fréquemment citées par les jeunes des deux sexes ayant répondu au questionnaire.

Les viols collectifs, le fait de « prêter » son copain ou sa copine ainsi que les relations à plusieurs sont aussi considérés comme de la prostitution

Lorsque l'on demande aux jeunes s'ils connaissent d'autres jeunes qui se prostituent ou des lieux de prostitution, ils sont un certain nombre à répondre par l'affirmative. Il est cependant difficile de savoir s'ils en connaissent réellement ou s'ils savent que cela existe parce qu'ils en ont entendu parler, dans les médias notamment, ou s'il s'agit d'une rumeur tant sur des personnes que sur des lieux, les jeunes interrogés appartenant aux mêmes collèges ou lycées ou aux mêmes quartiers.

La prostitution est généralement associée à des valeurs négatives, elle est dégradante, mais 11 % des jeunes répondent tout de même que l'on fait ce que l'on veut de son corps.



## MALTRAITANCES ET RISQUES PROSTITUTIONNELS

Pr Michel Manciaux, Professeur émérite  
de pédiatrie sociale et de santé publique



**J**e voudrais d'abord remercier les organisateurs pour leur invitation ainsi que le public ; c'est au cours de réunions comme celle-là que je fais ma formation permanente : on apprend toujours beaucoup de vous et c'est très précieux. Ce que j'apprends aujourd'hui, c'est un aspect nouveau, peu étudié je dois dire, de la maltraitance, à savoir les risques prostitutionnels qui y sont liés. Et je crois qu'on a là, les uns et les autres, un sujet de travail, de recherche, de collaboration étroite entre différentes disciplines, entre pouvoirs publics, ONG, associations et professionnels. Je suis très heureux de cette réunion qui semble être un bon point de départ pour un renforcement - parce que la collaboration existe déjà - pour travailler ensemble sur un sujet aussi complexe que celui-là.

Je voudrais d'emblée mettre en situation le problème des maltraitances envers les enfants en rappelant d'abord les besoins des enfants pour un développement harmonieux. Pour se développer harmonieusement tout



enfant a besoin d'amour, de stabilité, de compliments, d'encouragements et de responsabilités à sa mesure. Je pense que c'est important de le rappeler parce que c'est en amont qu'on cherche à mettre en œuvre la prévention, et ces données fondamentales sont importantes pour accompagner les familles dans leur parentalité qui n'est pas toujours évidente à vivre.

Autre référence qui me semble également essentielle, c'est le rapport au droit ; au droit national d'abord, nous avons beaucoup d'éléments valables à ce point de vue-là et nos collègues juristes ont leur place dans nos réflexions sur ces problèmes ; au droit international aussi, et je voudrais faire référence à la Convention Internationale des Droits de l'Enfant, qui est très claire sur toute une série de points et dont on souhaiterait qu'elle soit mieux connue, mieux soutenue, mieux plaidée si j'ose dire, par tous les professionnels de l'enfance. On a là un instrument juridique extrêmement valable et insuffisamment utilisé.

Il y a une autre convention, insuffisamment connue, c'est la Convention internationale pour l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes. Comme on le sait, les filles sont plus exposées et plus souvent victimes de ce dont nous parlons, et se référer aussi aux droits qui sont affirmés dans cette convention est extrêmement important.

J'ajoute, et la Défenseure des Enfants fait souvent référence à cela, que la Convention Internationale des Droits de l'Enfant ignore l'adolescence. Et je vous signale que le Comité des Droits de l'Enfant a publié, en juin dernier, un document extrêmement intéressant sur les droits des adolescents.

### La maltraitance : un phénomène très évolutif

On peut dire que les situations de maltraitance sont des dénis de besoins, de satisfaction des besoins, et des dénis de droit par rapport aux instruments juridiques nationaux et internationaux.

Avec Stanislas Tomkiewicz, qui a défendu toute sa vie les droits des jeunes, nous avons fait, il y a quelques années, un inventaire des dénis de droit aux enfants et nous avons conclu que ces dénis de droit aboutissaient à une situation d'enfants privés d'enfance ; sans cette étape essentielle de la vie, on peut redouter un avenir difficile.

Tomkiewicz se référait souvent à Janus Korczak qui a écrit voici un demi-siècle deux livres extraordinaires : « Comment aimer un Enfant ? », et « Le droit de l'enfant au respect ». Il s'agit de messages forts qu'il faut sans cesse rappeler dans les milieux où nous vivons et où nous travaillons.

Sur la maltraitance elle-même et ses différentes formes, je serais bref. Je voudrais simplement signaler qu'il y a encore beaucoup de flou dans les définitions et dans les comptages des situations de maltraitance, et que la maltraitance est un phénomène très évolutif en fonction des évolutions sociales. Elle est aussi très diversifiée suivant les cultures. En fait, c'est un sujet sur lequel je travaille depuis plus de quarante ans et il y a toujours des aspects nouveaux, des points à creuser ; on ne sait jamais tout sur la maltraitance et le besoin de formation continue y est extrêmement important.

On a longtemps dit que les coups et blessures, la maltraitance physique en étaient la forme la moins grave et que les enfants élevés comme cela ne savaient pas la plupart du temps — sauf s'il y a des disparités criantes dans la famille, dans la fratrie — que c'était anormal d'être élevé à coups de gifles, de claques, d'agressions physiques parfois extrêmement importantes. La maltraitance physique renaît actuellement sous deux formes.

« Il y a encore beaucoup de flou dans les définitions et dans les comptages des situations de maltraitance (...) On ne sait jamais tout sur la maltraitance et le besoin de formation continue y est extrêmement important. »

Tout d'abord les formes mortelles : c'est la seule modalité de maltraitance qui peut aboutir à la mort de l'enfant. D'autre part, la maltraitance physique voit son importance reconnue désormais, dans la perpétuation des situations de maltraitance, en particulier d'abus sexuels à l'âge adulte.

La répétition des abus sexuels de génération en génération n'est pas la règle mais l'exception. Cependant, dans les facteurs de répétition, on retrouve souvent des antécédents de maltraitance physique dans l'enfance.

Dans les négligences graves qui mettent aussi en péril le développement harmonieux de l'enfant, on insiste de plus en plus à l'heure actuelle sur les carences éducatives. Et c'est un point qui me semble important, bien qu'il soit difficile à cerner et à définir précisément. Mais c'est dans ce qui remonte du terrain par l'intermédiaire des recensements de l'ODAS (l'Observatoire de l'Action Sociale Décentralisée). Les carences éducatives prennent une importance qu'on ne soupçonnait pas comme facteur de maltraitance.

Et puis, il y a bien sûr ce sujet trop peu étudié de la maltraitance psychologique. L'ODAS l'assimile à la cruauté mentale, et je ne suis pas d'accord avec cette simplification. La maltraitance psychologique est souvent une maltraitance subtile, difficile à déceler, qui nie la personnalité et la dignité de l'enfant par le dénigrement, par le mépris, par des prophéties d'incapacité, par une différence de traitement par rapport aux autres membres de la fratrie, etc... Cette forme-là, qui est peut-être la plus destructurante pour le développement de l'enfant, est bien mal étudiée et bien mal cernée.

Restent les abus sexuels et là, concernant l'enfant, on est encore dans une confusion. Le terme « abus » veut dire « usage abusif ». Bien que la sexualité de l'enfant ait été longtemps niée, elle est réelle mais il ne saurait y en avoir un usage licite par les adultes et le terme « d'abus » est donc inadapté.

Je crois qu'il faut nommer les choses comme elles sont, c'est-à-dire être très précis sur le type « d'abus » (on utilise quand même le mot), sur le type de violences sexuelles (et il y a des abus sexuels qui ne sont pas violents). Il faut être très précis sur ce que l'enfant encourt à ce point de vue.

C'est une enquête suisse qui nous a apporté les plus précieux éléments à ce sujet. Elle a été faite il y a quelques années dans le canton de Genève en collaboration entre le service de santé de la jeunesse, les services éducatifs du canton et une unité de prise en charge des violences à l'hôpital universitaire de Genève. Ces trois institutions se sont mises ensemble pour faire, auprès de collégiens de 13 à 17 ans, une enquête par questionnaire auto-administré : un questionnaire extrêmement sérieux, remanié à plusieurs reprises, validé, avec une approche éthique véritablement hors de toute critique.

Il en est ressorti des chiffres assez accablants. Ces enfants de 13 à 17 ans nous disent qu'un tiers des filles et 10 % des garçons – et c'est un milieu plutôt « évolué » – rapportent des abus sexuels qu'ils ont subis entre leur naissance et le moment de l'enquête. Abus sexuels très variés : ce peut être des attouchements, une curiosité mal placée de la part des parents ou de frères aînés par exemple. Ce peut être des choses plus sérieuses : exposition à l'exhibitionnisme, harcèlement sexuel et quelque fois même des abus sexuels allant jusqu'à l'inceste. Mais les abus avec pénétration sont relativement rares, tandis que toutes les autres formes d'abus sont fréquentes, mais aussi très destructurantes pour l'enfant. On dit souvent que l'inceste est la forme achevée des abus sexuels, mais en fait d'autres formes sont graves même si elles paraissent plus bénignes par comparaison.

Cette enquête a mis en évidence aussi quelque chose d'extrêmement intéressant qui a été validé par l'unité d'accueil des violences, à savoir le

« La maltraitance psychologique est souvent une maltraitance subtile, difficile à déceler, qui nie la personnalité et la dignité de l'enfant par le dénigrement, par le mépris, par des prophéties d'incapacité, par une différence de traitement par rapport aux autres membres de la fratrie... »

retentissement sur des enfants, non maltraités par ailleurs, des violences conjugales, des violences familiales dont ils sont les témoins. C'est une chose aussi sur laquelle nous devons être très sensibles et très attentifs : un enfant qui vit dans un foyer violent avec des altercations, des violences physiques entre ses parents, est terriblement déstabilisé, terriblement malheureux. C'est une forme de maltraitance dont on n'a pas assez conscience et qui mérite d'être signalée.

Quant aux allégations d'abus sexuels, qui sont un phénomène non pas nouveau mais en pleine expansion à l'heure actuelle, qu'elles soient fondées ou non, qu'elles soient vraies ou fausses, mensongères, sont également destructurantes pour l'enfant quand elles se passent dans un conflit de séparation de ses parents. L'enfant perd confiance dans ses parents et il se retrouve dans cet état d'isolement, de disqualification par rapport à ses référents adultes, qui peut être grave pour la suite de son développement psycho-affectif.

**« La répétition de la maltraitance n'est pas du tout une fatalité comme on l'a longtemps prêché... »**

---

Qu'en est-il des séquelles des maltraitances ? Il faut évidemment des études de suivi qui sont difficiles à faire. À l'heure actuelle, tout ce qui est recherche longitudinale nécessitant des crédits pluriannuels est quasi impossible. Heureusement on a pu en faire dans le passé, on les reprend, on les analyse à nouveau, et elles nous apprennent des choses importantes.

Il en ressort tout d'abord que la répétition de la maltraitance n'est pas du tout une fatalité comme on l'a longtemps prêché. Ce n'est pas la règle, c'est l'exception. Cela paraît être la règle si l'on se base sur des études rétrospectives : on part de parents maltraitants, et on leur demande ce qu'ils ont subi dans leur enfance ; l'analyse de nombreuses statistiques ainsi bâties montre que 90 % des parents maltraitants sont des ex-enfants maltraités.

Mais si l'on utilise une méthode prospective, si l'on prend une cohorte d'enfants dès leur naissance et qu'on les suit dans le temps, on s'aperçoit que des enfants maltraités dans leur enfance deviennent habituellement soit des non-parents, parce qu'ils ont peur d'accéder à la parentalité et de répéter ce qu'ils ont subi (les slogans « Enfant battu deviendra parent battant » ne sont pas étrangers à cela), soit des parents bien traitants, qui échappent donc aux services sociaux, administratifs, judiciaires et il y a là un biais de visibilité qui fait que les statistiques sont complètement faussées.

Ces études, dont on fait maintenant ce qu'on appelle la « méta-analyse », montrent que la répétition de la maltraitance de génération en génération avoisine à peu près 18 % et non pas 90 % comme le disent les études rétrospectives. Il faut tordre le cou à cette prophétie qui a encore la vie dure : « Un enfant maltraité ne peut devenir qu'un parent maltraitant », « Quand on n'a pas eu d'amour peut-on en donner », etc...

Il y a, à ce propos, un travail récent et passionnant d'un collègue, Jacques Lecomte, qui a fait une thèse de psychologie et des sciences de l'éducation sur ce problème de la répétition et qui a mis en évidence ce qu'il appelle le « contre-modèle », à savoir que beaucoup d'enfants qui ont vécu des choses très dures dans leur enfance disent « Jamais, après ce que j'ai souffert, je ne ferai ça à mes enfants ». Alors qu'en est-il ?

Il faut également citer une enquête extrêmement intéressante de collègues canadiennes qui ont analysé toutes les données disponibles dans la littérature scientifique sur ce point. Elle montre que 20 à 44 % des sujets

« Il faut tordre le cou à cette prophétie qui a encore la vie dure : *« Un enfant maltraité ne peut devenir qu'un parent maltraitant »...* *« Quand on n'a pas eu d'amour peut-on en donner »...* »

qui ont été victimes d'inceste dans leur enfance ne présentent à l'âge adulte aucune séquelle psychologique apparente. C'est une proportion non négligeable et plutôt encourageante. Tomkiewicz le disait, il faut tordre le cou au déterminisme, au fixisme, au fatalisme, qui enferme les gens dans des prophéties, dans des pronostics qui ne sont pas fondés. Et c'est une des bases du processus de résilience dont il sera question plus loin.

Il ne faut pourtant pas minimiser les conséquences de ces vécus traumatiques. L'on se pose actuellement une question à laquelle il est difficile de répondre : quelle est la part des maltraitances graves, en particulier des abus sexuels dans l'enfance, dans les suicides à l'adolescence ? Quand il s'agit de suicide « réussi » on a rarement l'explicitation des motifs mais il vaut la peine de travailler auprès d'adolescents suicidaires, et heureusement survivants, et de voir avec eux ce qui a pu les amener à ce geste désespéré. La plupart d'entre eux voulaient vraiment se suicider.

### Aider les gens à donner du sens à leur vécu

---

Contrairement à des idées encore très répandues, ils ne se suicident pas pour des motifs futiles. Ils se suicident quelque fois parce qu'ils n'arrivent plus à vivre et qu'à l'éveil de leur sexualité, ce qu'ils ont vécu dans leur enfance devient insupportable et qu'ils ne voient pas d'autre issue que celle-là. Il y a là un problème d'une extrême importance et qu'il convient d'étudier sans a priori.

Reste la question du passage à la prostitution. Je dois dire que c'est quelque chose d'assez mal connu. J'ai essayé de trouver des publications scientifiques : il y en a très peu alors qu'il y en a beaucoup sur les suites d'abus sexuels.

Quand on connaît mal un problème comme celui-là, la seule façon de l'aborder c'est par les constats de terrain. Vous êtes bien placés les unes et les autres pour suivre le devenir de ces filles et garçons dont vous avez eu à vous occuper, à prendre soin, dans la petite enfance pour voir si un certain nombre d'entre eux passent plus tard à des comportements prostitutionnels.

De toute façon, les facteurs qu'on retrouve chez les enfants qui ont subi l'inceste, je les ai retrouvés dans les vignettes cliniques des documents que vous m'avez fait parvenir : le dégoût de soi, les sentiments de culpabilité, le dédoublement de la personnalité en quelque sorte, ou le « clivage » comme disent les psychanalystes, le déni, le refoulement. Or, on sait que dénier ou refouler un traumatisme grave, si c'est une mesure protectrice dans l'immédiat, cela peut devenir une catastrophe si ça se perpétue et si on ne fait pas le travail de deuil de ce qu'on a vécu.

J'ai une hypothèse de travail, mais qui sera difficile à confirmer : je pense que des enfants gravement maltraités dans leur enfance peuvent devenir des parents bien traitants, et déjà des adolescents bien dans leur tête puis des adultes bien insérés socialement, s'ils trouvent sur leur chemin des personnes bien traitantes, des professionnels ou simplement des gens du voisinage, ou encore de la famille élargie : les grands-parents, ne l'oublions pas, peuvent jouer un rôle réparateur important. Et c'est par l'intermédiaire de cette bienveillance personnelle et professionnelle qu'on peut inverser le processus et faire que des enfants gravement maltraités ne deviennent pas pour autant des candidats à la prostitution. Mais là, je le répète, il y a des recherches à faire, des recherches-actions impliquant des gens de terrain, pour y voir plus clair sur cette question vitale.

Je voudrais, puisqu'il était question aussi des facteurs psycho-sociaux qui mènent à la prostitution, faire une petite démarche a contrario à partir

« On sait que dénier ou refouler un traumatisme grave, si c'est une mesure protectrice dans l'immédiat, cela peut devenir une catastrophe si ça se perpétue et si on ne fait pas le travail de deuil de ce qu'on a vécu. »



de la « Casita ». C'est une représentation graphique de la résilience qui a été bâtie par des groupes d'enfants en Amérique Latine (d'où le nom « Casita » : « La petite maison »). Elle met en évidence les fondements et la construction de la résilience en prenant l'exemple de la construction d'une maison. En effet quand on veut résumer la résilience en deux mots on dit « c'est résister et se construire ».

Par exemple, pour la construction, il faut une certaine qualité de sol (besoins physiques de base, besoins de santé, nourriture, sommeil) et il y a les fondations (les réseaux de contacts informels : famille, amis, voisins).

Je pense que dans beaucoup de trajectoires de prostitution, le « sol » est instable et les « fondations » sont extrêmement fragiles.

Il y a un rez-de-chaussée / jardin : c'est la capacité à découvrir un sens et une cohérence dans ce que l'on vit même quand c'est véritablement traumatisant : capacité à donner du sens. On peut d'ailleurs aider les gens à donner du sens à leur vécu.

Au premier étage on trouve l'estime de soi. On en a parlé tout au long de la matinée et il en est beaucoup question dans les publications du Nid. Et il est sûr que les personnes prostituées, vous l'avez dit, ont une mésestime d'elles-mêmes qui est assez tragique. Les aider à reconstituer leur estime de soi me semble être un moyen, non plus de prévention mais de traitement extrêmement important.

Le recul, un certain sens de l'humour est utile. J'ai été souvent frappé de la capacité d'humour des enfants qui vivent des situations difficiles. L'humour a même fleuri dans les camps de concentration. Je crois que l'humour est très important dans la vie et essayer de développer l'humour chez les enfants maltraités peut les aider à prendre du recul et à donner du sens.

« J'ai été souvent frappé de la capacité d'humour des enfants qui vivent des situations difficiles. (...) Je crois que l'humour est très important dans la vie et essayer de développer l'humour chez les enfants maltraités peut les aider à prendre du recul... »

Poil de Carotte, brimé, humilié, dénigré, disait : « Après tout, tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin »

Poil de Carotte est véritablement le prototype de l'enfant victime de violences psychologiques de la part d'une mère perverse. Alors que son frère et sa sœur étaient très correctement traités dans la famille et que son père était complètement indifférent à ce qui lui arrivait, Poil de Carotte, brimé, humilié, dénigré par Madame Lepic, disait « Après tout, tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin ».

Relisez donc à vos moments perdus ces romans de la fin du XIXe siècle qui ont décrit la maltraitance bien avant que les professionnels ne s'y intéressent et aussi la résilience. En fait, beaucoup de ces romans sont des chemins de résilience. À les relire, on s'enrichit vraiment et l'on peut y trouver du sens à son action professionnelle.

Dans la construction de la résilience, il y a aussi un certain nombre d'aptitudes. Et j'insiste à ce propos sur les ressources des personnes : on a toujours tendance, et les médecins sont les premiers à le faire, à réduire une personne à sa demande, à son état, à sa situation, en période de crise, alors qu'on ne fait jamais assez confiance à ses ressources.

J'ai recueilli cette phrase extraordinaire d'un travailleur de terrain lors d'une formation sur la maltraitance, qui a dit tout simplement et j'ai noté mot à mot ce qu'il disait : « *Quand je dois rédiger un signalement pour un enfant maltraité dans sa famille, je m'astreins à passer autant de temps et à remplir autant de papier sur ce qui va mal dans cette famille et qui justifie et nécessite le signalement et sur ce qui va bien, ou pourrait aller bien, et à partir de quoi on va pouvoir commencer un travail de réparation.* »

Si tous les professionnels qui ont à faire à des familles en difficulté, à des enfants en souffrance, avaient cette façon d'aborder les problèmes... (de la résilience, on dit que c'est un autre regard sur autrui) et si l'on se forçait, parce qu'il faut s'y forcer, à des attitudes comme celle-là, je crois que beaucoup de choses pourraient changer et que ce serait quelque part aussi une bonne prévention de la maltraitance et du risque prostitutionnel.

Je vais terminer en vous signalant aussi deux autres bonnes lectures à ce propos. C'est d'abord, mais vous l'avez tous lu je pense, le livre de Tim Guénard « Plus fort que la haine », où il dit que – il a été prostitué, il le dit très bien dans son bouquin – la rencontre (on retrouve la rencontre) avec une juge des enfants a changé complètement son existence.

L'autre livre est d'Alexandre Jollien : « L'éloge de la Faiblesse ». Alexandre est atteint depuis sa naissance d'une infirmité motrice cérébrale avec des mouvements anormaux complètement incontrôlables et une parole extrêmement saccadée, très difficile à comprendre, ceci malgré une intelligence normale. Il a vécu pendant dix-sept ans en institution en Suisse. Et il est sorti de l'institution avec un diagnostic de débilité légère. Il est devenu docteur en philosophie et il décrit son parcours dans ce livre sous la forme d'un dialogue avec Socrate.

### Il y a des ressources chez les gens, même chez ceux qui sont apparemment les plus « paumés »

---

Plus proche de vous encore, de vos préoccupations, l'ouvrage de Samira Belil « Dans l'enfer des tournantes » montre que l'on peut se sortir de situations extrêmes et retrouver goût à la vie. Il y a eu pour cette jeune fille maltraitée en famille, victime de viols collectifs à plusieurs reprises, des rencontres qui lui ont posé question, qui lui ont montré qu'il y avait peut-être moyen de s'en sortir. Elle a eu des déceptions, des rechutes, mais elle finit par s'en sortir. L'association « Ni putes, ni soumises » l'a aidée à cela aussi. Et elle est arrivée à s'en sortir par les rencontres, les soutiens professionnels ou autres auxquels elle a eu accès.

Il y a donc des ressources chez les gens, même ceux qui sont apparemment les plus « paumés » et notre devoir de professionnels, ou d'associatifs, ou simplement de citoyens, c'est de ne pas voir simplement ce qui ne va pas : c'est de voir aussi ce qui va bien ou ce qui pourrait aller bien si l'on changeait son regard sur ces gens et si on leur donnait leur chance.

J'ai parlé de droit pour commencer. Je voudrais finir par l'éthique en vous citant simplement quelques références. Les philosophes moralistes aujourd'hui nous donnent des pistes si l'on veut bien y réfléchir. C'est Levinas qui dit : « *Dès lors qu'autrui me regarde, j'en suis responsable* ». Alors, entrer en regard avec les autres c'est une démarche qui peut être à l'origine d'un partenariat. Et puis c'est Paul Ricoeur qui dit : « *Là où il y a de la fragilité, il y a de la responsabilité* », et il ajoute : « *Être responsable, c'est prendre en charge le plus fragile.* » Cela peut se traduire très concrètement dans nos activités professionnelles.

Bon courage.

« Notre devoir de professionnels, ou d'associatifs, ou simplement de citoyens, c'est de voir aussi ce qui va bien ou ce qui pourrait aller bien si l'on changeait son regard sur ces gens et si on leur donnait leur chance. »

## QUESTIONS DE LA SALLE



**Une participante :** *Je voudrais votre appréciation sur la création de l'Observatoire de la Maltraitance des Enfants, créé il y a quinze jours ou trois semaines je crois, à la Sorbonne, par le Ministère de la Famille et le Ministère de la Justice. Est-ce que vous en attendez beaucoup ? Est-ce que vous en espérez beaucoup ? Et est-ce que vous pensez que cela nous apportera à nous, associations, des chiffres un peu plus fiables. Et je voulais vous remercier de votre prestation que j'ai trouvée formidable.*

**Pr Michel Manciaux :** J'en attends beaucoup parce que je connais bien Paul Durning qui est un professeur en sciences de l'éducation : j'ai travaillé avec lui, il sait de quoi il s'agit. Et je pense que si on lui donne les moyens de travailler, en particulier quelques personnes autour de lui pour observer, parce que ce n'est pas facile d'observer tout ce qui se passe au niveau national dans ce domaine-là, il peut en sortir de bonnes choses. Les statistiques annuelles de l'ODAS sont intéressantes mais incomplètes parce que l'on a très peu de choses qui viennent de la justice. La plupart des signalements qui vont directement à la justice ne sont pas répertoriés et il y a encore quelques départements français qui ne donnent pas leurs chiffres de signalements administratifs. Les abus sexuels sont certainement sous-estimés et la maltraitance psychologique est à peine mentionnée dans ces statistiques.

L'Observatoire de la Maltraitance devra fournir des informations plus détaillées. On ne peut pas avoir de statistiques exhaustives, mais ce qu'il faudrait c'est que, sur les cas de maltraitances, on sache mieux de quels types de maltraitances il s'agit, quelles sont les caractéristiques des enfants maltraités. Par exemple je travaille au Comité d'éthique de l'UNAPEI ; la maltraitance des personnes handicapées mentales est un problème majeur : soit les négligences, soit les abus, y compris les abus sexuels. On a aucun moyen, dans les statistiques existant actuellement, de voir s'il s'agit de sujets ordinaires (je n'ose pas dire normaux) ou de sujets handicapés mentaux. C'est un problème majeur. Je pense donc qu'à côté de chiffres, il nous faut des éléments qualitatifs. Justement, la prostitution pourrait apparaître comme l'un des critères. Il nous faut des éléments qualitatifs pour mieux diriger les actions et j'espère que l'Observatoire pourra lancer quelques enquêtes de suivi dans le temps.

« Il y a encore quelques départements français qui ne donnent pas leurs chiffres de signalements administratifs. Les abus sexuels sont certainement sous-estimés et la maltraitance psychologique est à peine mentionnée dans ces statistiques. »

**Jacques Hamon, Mouvement du Nid :** *Est-ce que vous pensez que le fait pour des jeunes filles d'être poussées dans certains collèges à avoir des rapports sexuels contre leur gré peut être considéré comme une forme de maltraitance entre adolescents ? Comment peut-on aborder cette question-là sous l'angle de la maltraitance ?*

**Pr Michel Manciaux :** J'en reviens au droit : les adolescents ont des droits et les revendiquent à juste titre. Mais ils n'ont pas le droit de faire n'importe quoi. Les filles ainsi menacées doivent pouvoir dire « fiche-moi la paix... tu n'as pas le droit ». Si une jeune fille isolée ne peut pas se défendre, des jeunes qui se mettent ensemble pour lutter contre une exploitation qu'ils estiment insupportable peuvent déjà plus. Si, en plus, il y a des familles, des professionnels qui les soutiennent, des associations auxquelles elles savent qu'elles peuvent avoir recours, les choses peuvent changer. Les enseignants ont aussi des choses à dire, ils sont de plus en plus sensibilisés à ces problèmes. Et je crois qu'il se met en place une prise de conscience et puis des moyens, des recours possibles.

**Une participante :** *Vous avez mentionné un livre « Le droit de l'enfant au respect ». Quel en est l'auteur ?*

**Pr Michel Manciaux :** C'est Janus Korczak, le pédagogue polonais mort avec les orphelins dont il s'occupait à Treblinka. Son livre a été publié chez Laffont.

**Une participante :** *Vous avez parlé de nous donner l'endroit où nous pourrions trouver le texte sur les adolescents.*

**Pr Michel Manciaux :** Oui. Il y a en Suisse, à Sion, dans le Valais, l'Institut International des Droits de l'Enfant. Je n'ai pas l'adresse exacte, mais si vous écrivez à cet institut à Sion, vous aurez certainement une réponse.



## PROSTITUTION DES MINEURS ETRANGERS EN FRANCE ET TRAFIC INTERNATIONAL

Sendrine Fabié, Chargée de mission, ECPAT France



**B**onjour. ECPAT est un réseau international d'associations luttant contre l'exploitation sexuelle et commerciale des enfants. Nous avons des représentations dans environ soixante pays à travers le monde. Notre mandat est très spécifique : il touche la prostitution des enfants, la pornographie infantile, le trafic d'enfants à des fins sexuelles et le tourisme sexuel impliquant des enfants. ECPAT en France mène des actions de sensibilisation, de formation des acteurs clés de la lutte, de lobbying et de soutien à des projets d'aide à l'enfance dans les pays du Sud. Je vais donc vous présenter quelques éléments permettant de mieux connaître et comprendre la prostitution des mineurs étrangers en France et le trafic international, notamment à partir des résultats d'une étude que nous venons de réaliser sur le trafic de mineurs en France à des fins sexuelles.

Il y a en France un certain nombre de mineurs français qui sont exploités, victimes de prostitution, mais il existe également un nombre croissant de jeunes étrangers qui arrivent en France, victimes de traite. Vulnérables, à la rue, en situation d'errance, de précarité totale, ils sont aussi victimes d'exploitation sexuelle et de prostitution.

Le trafic d'êtres humains est le troisième secteur de la criminalité organisée le plus lucratif après le trafic d'armes et de drogues. Il s'agit d'une activité en pleine croissance, notamment parce qu'une personne peut être vendue et « utilisée » plusieurs fois, mais aussi parce que les peines encourues par les trafiquants sont beaucoup moins lourdes que celles encourues pour les trafics de drogues par exemple.

Le trafic d'êtres humains est devenu un problème préoccupant notamment pour l'Union Européenne. L'étude dont je vais vous présenter les résultats fait partie d'un projet européen financé par le programme



« STOP » de lutte contre la traite des êtres humains. Ce projet a commencé en l'an 2000 et a été mené dans huit pays d'Europe de l'Ouest afin d'étudier le trafic des mineurs. La France, l'Allemagne, le Royaume-Uni, la Belgique, la Hollande, l'Italie, la Finlande et la Norvège y ont participé. Cette année se déroule la seconde phase du programme qui vise à étudier la situation dans les pays dits « d'origine » de ces enfants en Europe de l'Est. Ceci nous a également permis de réaliser une mise à jour par rapport aux informations recueillies il y a trois ans dans nos pays et d'étudier les coopérations possibles entre l'Europe de l'Est et l'Europe de l'Ouest pour lutter contre la traite des mineurs.

L'exploitation sexuelle et le trafic d'enfants font l'objet d'un système juridique de protection assez vaste, sur le plan international comme sur le plan national. Il faut notamment faire référence à la Convention Internationale des Droits de l'Enfant, toujours et encore, parce que ce texte, grâce à ses articles 34 et 35 essentiellement, engage tous les États l'ayant ratifiée à mettre en œuvre des mesures pour lutter contre ces pratiques. Cette Convention oblige les États à prendre des mesures dans ce sens pour le meilleur intérêt de l'enfant et définit très clairement le mineur comme un individu de moins de dix-huit ans.

Il existe aujourd'hui un protocole additionnel à cette Convention des Droits de l'Enfant qui est spécifique à la vente d'enfants, la traite d'enfants, la prostitution d'enfants et la pornographie infantile. Ces deux textes ainsi qu'un certain nombre de conventions, notamment la Convention de Genève sur la suppression du trafic d'êtres humains, la Convention de Palerme sur la criminalité organisée et son protocole sur la traite des êtres humains permettent de protéger les enfants.

« Il y a en France un certain nombre de mineurs français qui sont exploités, victimes de prostitution, mais il existe également un nombre croissant de jeunes étrangers qui arrivent en France, victimes de traite. »

### Tout enfant a le droit à la protection sur le territoire

Il y a une certaine méconnaissance des pratiques susceptibles de constituer des faits de traite des êtres humains. De nombreux acteurs interrogés dans le cadre de l'étude excluaient du trafic des pratiques qui pourtant s'y rapportent diminuant ainsi la protection des victimes. Il existe désormais une définition de la traite qui fait l'objet d'un consensus international et figure dans le protocole à la Convention sur la criminalité transnationale. Selon cette définition, la traite des êtres humains désigne « le recrutement, le transport, le transfert, l'hébergement ou l'accueil de personnes, par la menace de recours ou le recours à la force ou à d'autres formes de contrainte, [...] à des fins d'exploitation ». Le texte précise bien que les mineurs doivent être considérés comme des victimes, dans tous les cas, qu'il y ait eu ou non menace d'utilisation de la force ou recours à la force.

La définition des mineurs isolés étrangers pose aussi problème. On connaît ces situations de mineurs étrangers qui arrivent en France sans papiers, aidés soit d'eux-mêmes, incités par des adultes... Parfois, les gens nous disent « ce mineur n'est pas tout à fait isolé parce qu'il a un oncle en France, ou il a un cousin ou autre ». Mais sur le plan légal, cet enfant est isolé : il n'a pas de représentant légal, donc il a besoin de la protection de l'État.

La définition internationale est, là aussi, claire : un « mineur étranger isolé » est un mineur de nationalité étrangère qui se présente, ou qui est déjà présent en France, sans représentant légal dans le pays, c'est-à-dire sans père, sans mère, ou sans tuteur légal. C'est le rôle de l'État de protéger cet enfant, tel que cela est dit dans la Convention des Droits de l'Enfant : tout enfant, quelle que soit sa nationalité, a le droit à la protection sur le territoire et donc notamment sur le territoire français. Ce n'est malheureusement pas systématique.

« Dans les pays d'origine, les facteurs de vulnérabilité sont divers : la pauvreté, le sexisme, la discrimination entre les jeunes filles et les jeunes garçons, notamment le manque d'accès des filles à l'éducation et aux droits. »

Il y a en France un certain nombre d'enfants des pays de l'Est et notamment de Roumanie et de Moldavie qui sont victimes de trafic. Tout le monde a entendu parler de ces jeunes Roumains qui pillaient les horodateurs parisiens ; la Mairie de Paris voyant ses revenus diminuer a mis en place des mesures assez strictes. De ce fait, l'été 2001, de nombreux mineurs qui étaient seuls, sans moyen de survie et censés rembourser une dette, (parce que la plupart des enfants qui arrivent en France ont des dettes à rembourser envers leur trafiquant, proxénète ou autre adulte), se sont retrouvés sans ressources. Beaucoup ont alors été victimes de prostitution par défaut de moyen de survie, la prostitution occasionnelle et de survie étant un fait pour ces mineurs étrangers.

Beaucoup d'enfants viennent également d'Afrique : de la République Démocratique du Congo, du Rwanda, du Sierra Leone, de l'Angola, de la Guinée, voire du Cameroun. Dans le sud de la France, notamment à Marseille et à Nice, il existe un certain nombre de jeunes venant d'Afrique du Nord, d'Algérie, du Maroc. Depuis peu, on constate l'arrivée de nombreux enfants chinois victimes de trafic essentiellement à des fins de travail clandestin, dans des usines clandestines en France, ou victimes d'esclavage moderne. Ces mineurs ont des sommes extrêmement importantes à rembourser et oscillent entre la petite délinquance de survie et parfois ils sont victimes de prostitution.

Dans les pays d'origine, les facteurs de vulnérabilité sont divers : la pauvreté, le sexisme, la discrimination entre les jeunes filles et les jeunes garçons, notamment le manque d'accès des filles à l'éducation et aux droits. De nombreux jeunes ont fui des problèmes politiques dans leur pays, c'est le cas dans certains pays d'Afrique (Rwanda ou République Démocratique du Congo). Ils fuient la misère économique mais aussi la maltraitance.

## Quelle prise en charge des enfants ?

---

Le mode d'entrée du mineur en France influence sa prise en charge : il peut arriver par la terre, et avec l'espace Schengen il est de plus en plus difficile de le repérer, les contrôles aux frontières n'étant plus les mêmes. La plupart de ces enfants ne sont pas repérés ; ils arrivent donc sans que personne ne sache qu'ils sont présents sur le territoire. Si les mineurs arrivent par avion et qu'ils n'ont pas de papiers, ils seront normalement identifiés et placés en zone d'attente, pendant deux jours, renouvelables une fois, donc quatre jours, maximum. Normalement, à ce moment précis, un processus de prise en charge et de protection devrait s'enclencher :

1. Si l'âge du mineur est connu, un administrateur ad hoc va être désigné. Il s'agit d'une personne physique ou morale qui va être chargée de suivre cet enfant et de l'assister dans ses démarches légales pour avoir accès au territoire.

2) Si l'enfant n'a pas de papiers qui permettent de préciser son âge, il subi un examen osseux, c'est-à-dire une radio du poignet. Ce test est très controversé et très peu fiable avec une marge d'erreur de 18 mois : un enfant de seize ans et demi ou dix-sept ans peut donc tout à fait être déclaré majeur alors qu'il est encore mineur et qu'il devrait encore bénéficier des dispositions relatives à la protection de l'enfance. Cet examen bien que très peu fiable est encore largement utilisé, notamment pour refuser l'accès au territoire à un certain nombre de jeunes qui auraient normalement le droit d'y entrer, un enfant de moins de dix-huit ans étant non expulsable. Si la radio révèle que l'enfant a plus de dix-huit ans, celui-ci est soumis aux lois de l'immigration et plus du tout aux lois de la protection de l'enfance.

Le mineur peut donc être placé en zone d'attente pour un maximum de quatre jours. Auparavant il était placé avec d'autres adultes mais maintenant que les lois ont un peu changé il a le droit à une protection particulière. Au regard de la Convention des Droits de l'Enfant cette situation pouvait être considérée comme de la maltraitance or un enfant ne devrait pas être retenu sans raison valable, s'il n'a pas commis de délit grave, etc...

Une fois placé en zone d'attente, les services de police, de l'Air et des Frontières par exemple, doivent en informer le parquet qui, si besoin, prononce une décision de tutelle. L'enfant étant mineur et sans représentant légal, le juge du trente-cinq quater, qui juge les conditions d'entrées sur le territoire de la personne étrangère, va, dans le meilleur des cas, lui désigner un juge des tutelles car l'enfant ne peut pas se représenter tout seul. Si le juge considère que cet enfant n'est pas en danger il lui donne un sauf-conduit lui permettant de rentrer sur le territoire puisqu'il n'est pas expulsable. Là, le mineur se retrouve sur le territoire français en pleine errance, abandonné, sans avoir été systématiquement notifié au parquet pour bénéficier des dispositions relatives à la protection de l'enfance.

Parfois les mineurs vont retrouver quelques copains ou ils ont des numéros de téléphones ; on dit qu'il y a des proxénètes qui récupèrent les enfants à la sortie du tribunal pour leur donner un numéro de téléphone en leur disant : « si vous ne savez pas où aller, appelez-moi », etc... Tout cela contribue à créer un environnement où l'enfant est isolé et désemparé, vulnérable à l'exploitation sexuelle.

L'enfant en situation de danger devrait être confié à l'Aide Sociale à l'Enfance (ASE) qui devrait le prendre en charge et s'occuper de son insertion. Il y a encore beaucoup de progrès à faire dans ce sens malgré une légère évolution. L'ASE de Paris a reçu 430 mineurs étrangers isolés, entre janvier et juillet 2003, beaucoup plus donc qu'il y a cinq ans. Toutefois un nombre important de ces enfants restent seuls, à la rue, et ne reçoivent aucune protection.

L'ASE a du mal à faire face à cet accueil de mineurs étrangers pour différentes raisons. En effet, cet accueil requiert des connaissances spécifiques car il y a des problèmes de langue et de culture. Ces enfants n'ont pas les mêmes problématiques que les enfants placés traditionnellement à l'ASE. Le retour en famille est la plupart du temps extrêmement difficile et pas forcément souhaitable. Pour faire face à ces difficultés une cellule spéciale au sein de l'ASE doit être créée à Paris.

Un certain nombre de mesures ont été mises en œuvre pour protéger ces enfants qui prévoient un rôle important pour les associations. La Voix de l'Enfant a créé une plate-forme rassemblant un certain nombre d'associations pour travailler notamment en direction des mineurs étrangers venant de Roumanie, qu'ils soient victimes de prostitution ou qu'ils soient en situation de vulnérabilité. Des associations comme Parada ou Jeunes Errants à Marseille, travaillent avec ces enfants et répondent à un besoin de flexibilité que les services sociaux n'ont pas forcément. Leurs équipes identifient les enfants dans la rue, établissent un lien de confiance et essaient ainsi de les diriger vers des services sociaux qui peuvent ensuite les prendre en charge.

Mme Versini a lancé à Paris un dispositif qui réunit trois associations : le SAMU Social International, Aux Captifs la Libération, et Enfants du Monde - Droits de l'Homme. Une équipe de jour identifie les enfants et une équipe de nuit recherche ceux qui sont victimes de prostitution ou en errance dans les rues de Paris. Enfants du Monde - Droits de l'Homme a un service d'accueil d'urgence qui permet en cas de problèmes de disposer de quelques places la nuit quand ces enfants ne savent pas où dormir et sont complètement isolés.

« Parfois les mineurs vont retrouver quelques copains ou ils ont des numéros de téléphones ; on dit qu'il y a des proxénètes qui récupèrent les enfants à la sortie du tribunal pour leur donner un numéro de téléphone en leur disant : « si vous ne savez pas où aller, appelez-moi », etc... Tout cela contribue à créer un environnement où l'enfant est isolé et désemparé, vulnérable à l'exploitation sexuelle. »

Il y a quelques autres initiatives de coopération comme dans le sud de la France où l'association Jeunes Errants travaille avec des jeunes marocains et algériens arrivant par bateau à Marseille et qui sont complètement isolés, à la rue et en situation de précarité totale. Ils ont lancé le Réseau Euro-Méditerranéen pour les Mineurs Isolés (R.E.M.M.I) qui rassemble plusieurs provinces d'Italie, de la région PACA, d'Espagne, mais aussi le Maroc, l'Algérie et la Tunisie.

L'objectif de ce réseau est d'assurer la coopération de divers acteurs pour permettre la prévention, avant que les enfants n'arrivent en Europe, et l'échange d'informations, lorsque les mineurs sont en Europe, pour identifier les cas, favoriser leur réinsertion, voire accompagner une démarche volontaire de retour au pays lorsque la situation familiale notamment le permet.

### La plupart du temps leur statut d'étranger prime sur leur statut d'enfant...

---

Au niveau gouvernemental l'État français a signé un accord avec la Roumanie car le problème des jeunes roumains en France est particulièrement préoccupant. Face à l'afflux de ces mineurs isolés le Tribunal pour Enfants de Paris a ouvert en septembre 2001 un cabinet spécial dont Mme Lefèvre, Juge pour enfants, est spécifiquement en charge. Selon elle, dans les cas de trafic d'êtres humains, on constate que les garçons mineurs isolés sont assez fréquemment présentés au tribunal alors que les filles victimes de prostitution et de trafic en provenance d'Afrique de l'Ouest, d'Afrique du Sud ou d'Europe de l'Est sont, elles, en condition de clandestinité totale. Il est très difficile, même pour les associations, de les aborder, et de travailler avec elles. Il y a très peu d'informations disponibles sur ce point. Les jeunes filles exploitées dans la prostitution à Paris semblent donc complètement en dehors du système de prise en charge et c'est un phénomène de plus en plus préoccupant.

Il y a un autre point essentiel à mentionner concernant la prise en charge des mineurs étrangers. La plupart du temps leur statut d'étranger prime sur leur statut d'enfant. Ils sont d'abord traités comme un étranger, soumis aux lois sur l'immigration, plutôt que comme un enfant à protéger or, en France, un mineur de moins de dix-huit ans d'origine étrangère a les mêmes droits et doit recevoir le même soutien qu'un mineur d'origine française. Il y a donc un travail de sensibilisation à faire auprès des tribunaux et des différents services impliqués dans la prise en charge.

En réalité la notion « d'enfance en danger » pose problème et les tribunaux en ont souvent une vision assez restrictive. Une des raisons pour laquelle l'enfant n'est pas toujours placé est qu'il n'est pas considéré en danger. L'article 375 définit la notion « d'enfance en danger » : un enfant est en danger si sa santé, sa sécurité ou son éducation sont mises en danger dans son milieu mais les tribunaux restreignent parfois la terminologie « milieu » au milieu familial. Or le milieu, c'est le milieu environnemental, contextuel, et ce n'est pas seulement au sein de la famille que l'enfant peut être en danger. Être seul et désemparé en France c'est aussi une situation de danger.

L'ensemble des difficultés liées à la prise en charge par les services sociaux, qui ne sont pas adaptés et ont du mal à faire face au problème, liées au manque de coopération entre toutes les initiatives existantes font que des enfants échappent à toute protection. En effet, parfois le juge, qui n'est pas toujours accessible, place l'enfant mais celui-ci, qui ne se sent pas bien et ne sait pas ce qui l'attend, fugue immédiatement et sort complètement du système de prise en charge. Et c'est là que les différents acteurs devraient travailler en plus étroite coopération.

« En réalité la notion  
“ d'enfance en  
danger ” pose  
problème et les  
tribunaux en ont  
souvent une vision  
assez restrictive.  
Une des raisons pour  
laquelle l'enfant n'est  
pas toujours placé est  
qu'il n'est pas  
considéré en danger. »



Il y a aussi un problème d'insertion et de futur. Un enfant aujourd'hui mineur étranger arrivant sur le territoire français, placé à l'Aide Sociale à l'Enfance, peut demander entre seize et dix-huit ans l'accès à la nationalité française. Son avenir est alors assuré en France. C'est une démarche qui reste rare car les jeunes ou les assistantes sociales ne sont pas toujours suffisamment informés, les procédures sont compliquées, l'enfant doit détenir des papiers, etc... De plus, une nouvelle loi va soumettre l'accès à la nationalité, à partir de dix-huit ans, à un placement de cinq ans en France. L'enfant devra donc être arrivé au plus tard à l'âge de treize ans et avoir été placé dans les services sociaux pendant cinq ans avant de pouvoir accéder à la nationalité. Cela va rendre beaucoup plus difficile le travail de réinsertion mené par les éducateurs car l'enfant ne peut pas se projeter dans l'avenir dans la mesure où il peut redevenir à dix-huit ans un sans-papier, illégal, de nouveau expulsable.

Il y a un grand risque d'avancer vers plus de clandestinité donc d'autant plus de violence envers ces enfants. Le problème est d'autant plus grave qu'il est croissant, que les acteurs ne travaillent pas suffisamment ensemble, que les peines encourues par les trafiquants ou les clients de mineurs prostitués ne sont malheureusement pas très lourdes et peu souvent appliquées pour des difficultés d'investigation et par manque de volonté.

« Les peines encourues par les trafiquants ou les clients de mineurs prostitués ne sont malheureusement pas très lourdes et peu souvent appliquées pour des difficultés d'investigation et par manque de volonté. »

# À QUOI SERT L'ESTIME DE SOI, COMMENT LA DEVELOPPER ?

Dr Christophe André, psychiatre, psychothérapeute.



**J**e n'ose pas dire que je suis content d'entendre parler de l'estime de soi dans le domaine de la prostitution, mais en tout cas j'ai répondu avec plaisir à l'invitation. Je ne suis pas du tout un spécialiste du domaine dans lequel vous travaillez mais de la psychologie en général et de l'estime de soi en particulier et j'ai toujours plaisir à échanger avec d'autres professionnels sur ce thème.

L'estime de soi est un domaine capital en psychologie et, paradoxalement, on s'y intéresse depuis peu de temps. C'est une dimension de la personnalité dont on s'est aperçu peu à peu (depuis les premiers travaux dans les années 80) qu'elle est fondamentale pour la personne qui va bien, qui est en équilibre, puisque ça semble être un des facteurs importants de l'équilibre personnel, de l'aptitude à ressentir du bonheur et à s'ouvrir aux autres notamment.

C'est capital également en matière de psycho-pathologie. Nous autres, psychiatres, nous retrouvons des problèmes d'estime de soi dans beaucoup de pathologies notamment dans les dépressions et rechutes dépressives, dans beaucoup de troubles anxieux, de troubles des conduites alimentaires comme la boulimie et l'anorexie.

Dans les témoignages que le Mouvement du Nid m'a confiés – ce sont des témoignages de personnes qui ont connu la prostitution – on voit à quel point les problèmes d'estime de soi sont importants ainsi que les problèmes d'anxiété. Il y a plusieurs exemples de personnes prostituées, ou ex-prostituées, qui se mettent tout à coup à prendre un poids énorme, qui détestent leur corps, éléments que l'on retrouve aussi dans notre pratique quotidienne avec les personnes souffrant de boulimie par exemple.

Comment définir l'estime de soi ? Au fond l'estime de soi est la réponse à deux questions. D'abord celle de l'identité personnelle, la question du « Qui suis-je ? », et ensuite celle de la valeur qu'on accorde à cette identité, c'est-à-dire quelle valeur j'accorde à ce que je suis ou ce que je crois être.

Il y a peut-être même une troisième question qui est celle du positionnement par rapport aux autres : « qu'est-ce que je vaudrais par rapport aux autres personnes ? ». Les autres que j'ai tendance à idéaliser, si j'ai des problèmes de basse estime de soi, mais que je peux avoir tendance à mépriser en cas de haute estime de soi ou de pseudo-haute estime de soi. L'ensemble des réponses à ces questions constitue l'estime de soi.

Les personnes à basse ou mauvaise estime de soi (c'est principalement d'elles dont nous allons parler aujourd'hui) sont des personnes qui se connaissent assez mal. Lorsqu'on leur demande de parler d'elles-mêmes, en quelques minutes elles n'ont plus rien à dire comme si elles n'avaient rien

« Au fond l'estime de soi est la réponse à deux questions. D'abord celle de l'identité personnelle, la question du « Qui suis-je ? », et ensuite celle de la valeur qu'on accorde à cette identité, c'est-à-dire quelle valeur j'accorde à ce que je suis ou ce que je crois être. »

de particulier à dire sur elles-mêmes ou comme si, et finalement les deux ne sont pas incompatibles, elles ne préféreraient pas trop se plonger en elles-mêmes, comme si elles n'avaient aucun intérêt, même à leurs propres yeux.

C'est très frappant de voir la grande difficulté que ces personnes ont à parler d'elles-mêmes mais aussi leur grande crédulité lorsque quelqu'un prétend le faire à leur place.

Nous travaillons par exemple beaucoup sur les horoscopes : pourquoi les gens croient-ils les horoscopes ? pourquoi se reconnaissent-ils autant dans les portraits astrologiques ?

Dans toutes nos études sur les prédictions ou portraits astrologiques, 95 % des gens se reconnaissent dans un portrait psychologique standard. Il suffit pour cela de lire ou d'écrire à quelqu'un un portrait astral du type « vous êtes quelqu'un de très sensible, vous vivez très douloureusement les critiques, parfois vous n'allez pas jusqu'au bout de vos projets pourtant vous savez que vous avez en vous de grandes ressources, il vous arrive de faire du mal aux autres, vos paroles dépassent parfois votre pensée... ».

Une telle description est vraie pour tout le monde mais ce n'est pas seulement que les gens y croient qui est étonnant, c'est surtout qu'ils ont l'impression, à chaque fois, que vous leur avez délivré un discours sur-mesure qui ne concerne qu'eux.

Cette forme de crédulité des personnes à basse estime de soi, à un discours pseudo-sincère, les yeux dans les yeux, est un de leur problème. Elles ont une connaissance médiocre d'elles-mêmes et sont très réceptives à tout un tas d'influences extérieures.

La deuxième question, « Quelle est ma valeur ? » est évidemment encore plus douloureuse puisque les personnes à basse estime de soi sont persuadées que leur valeur est très inférieure à celles des autres.

Des travaux montrent que certaines de ces personnes à basse estime de soi ont tendance à se regrouper entre elles, sous forme de ghetto, car à ce moment-là les comparaisons sociales sont moins douloureuses. Lorsqu'elles se retrouvent dans d'autres milieux, avec des personnes qu'elles estiment supérieures à elles, les blessures de l'estime de soi sont alors ravivées.

Ces études montrent que le fait de rester en communauté permet aux individus de maintenir un niveau d'estime de soi à peu près acceptable. C'est sans doute parfois une de nos difficultés à faire sortir les gens de leur milieu car ils sont alors confrontés brutalement, et non pas seulement en pensée, à des différences assez douloureuses pour eux.

« Des études montrent que le fait de rester en communauté permet aux individus de maintenir un niveau d'estime de soi à peu près acceptable. C'est sans doute parfois une de nos difficultés à faire sortir les gens de leur milieu car ils sont alors confrontés brutalement à des différences assez douloureuses pour eux. »

**L'estime de soi permet d'être résilient, de résister à l'échec, aux difficultés de l'existence.**

---

À quoi sert l'estime de soi et pourquoi est-ce si important ? Il y a plusieurs grandes fonctions de l'estime de soi. La première d'entre elles est sans doute une fonction liée à la résilience, dimension de la psychologie relativement nouvelle et, là encore, particulièrement importante.

Il semble que l'estime de soi soit très étroitement associée à la capacité de résilience à tel point que certains auteurs l'ont comparé à un système immunitaire de la conscience, de la personnalité.

L'estime de soi nous permet d'être résilients c'est-à-dire de résister à l'échec, à la critique, à la remise en question, aux difficultés de l'existence. Quand je dis « résister », ce n'est bien sûr pas y être insensible.

Les travaux que l'on a montrés que le choc initial, le choc émotionnel initial d'une agression, d'une critique, d'une remise en question, d'un échec douloureux est intense chez tout le monde. Mais selon que le sujet a une haute ou basse estime de soi, son état émotionnel quelques jours après diffère. Les sujets avec une bonne estime d'eux-mêmes ont des capacités d'auto-réparation assez rapides ; ils ont digéré l'échec, le conflit, ils l'ont recadré dans un contexte plus vaste, ils ont fait appel aussi à des éléments positifs les concernant.

Les sujets à basse estime de soi, au contraire, restent dans le sciage de l'échec ou de l'évènement agressant. Ils le ruminent, s'en servent pour confirmer tous les jugements négatifs dont ils disposent déjà sur eux-mêmes. Ils le stockent dans leur mémoire, dans leur bibliothèque des échecs, des incapacités, des incomplétudes. Et au fond ce traitement à moyen terme et à long terme des évènements adverses de l'existence, fait une très grande différence entre les personnes dont l'estime de soi est bonne ou mauvaise.

Un certain nombre de travaux ont aussi montré que l'estime de soi a une fonction stabilisatrice, un petit peu comme la quille d'un bateau permet de remonter au vent même si les vents sont contraires. L'estime de soi semble permettre aux personnes qui en disposent de ne pas être trop influençables par l'environnement ou d'être capables de faire la différence entre ce qui est leur sentiment, leur impression, et les pressions que des personnes de leur entourage peuvent exercer.

Les personnes à basse estime de soi ont, elles, plutôt tendance à adopter les avis extérieurs comme étant les leurs. Elles se laissent beaucoup plus facilement influencer.

L'estime de soi semble être aussi un facteur de motivation interne. Les sujets à basse estime de soi ont un système de motivation plutôt externe, ils ont besoin de renforcement, d'encouragement, de soutien extérieur constant pour accomplir des projets de longue haleine. Plus le niveau d'estime de soi augmente, plus les personnes sont capables de puiser en elles-mêmes des ressources pour s'en sortir, même face à une difficulté donnée, même si l'environnement ne leur donne pas forcément régulièrement ce type d'encouragement, même s'il n'y a pas cette motivation externe.

Évidemment, cette estime de soi n'est pas une dimension figée de la personnalité c'est plutôt une dimension relativement stable sur des durées moyennes. On s'aperçoit que, sans intervention particulière de la personne, sans modification importante de l'environnement, les niveaux de l'estime de soi restent relativement stables. Mais l'estime de soi peut connaître des oscillations assez importantes et c'est un peu la moyenne d'une courbe en dents-de-scie.

L'estime de soi est une donnée dynamique qui doit être régulièrement alimentée pour ne pas s'effondrer, pour ne pas stagner à un niveau trop bas.

Les « nourritures affectives » sont particulièrement importantes pour le développement de l'estime de soi : sentiments d'être apprécié, aimé, reconnu, estimé, d'être sympathique, appréciable, etc.

Toutes ces nourritures relationnelles sont parmi les composantes capitales de l'estime de soi c'est pourquoi les sujets à basse estime de soi peuvent parfois sacrifier énormément de leur autonomie pour des signes de reconnaissance. Ils ont un besoin vital de l'extérieur.

Une autre nourriture importante pour l'estime de soi est le sentiment de contrôler en partie son environnement et une partie au moins de son environnement. Là aussi tous les travaux sur la psychologie du contrôle (ce qui fait que j'ai l'impression que dans ma vie un certain nombre de choses dépendent de moi) montrent que c'est une donnée capitale pour l'estime de soi.

« Sur des durées moyennes, sans intervention particulière de la personne, sans modification importante de l'environnement, les niveaux de l'estime de soi restent relativement stables. »

C'est le développement équilibré de ces deux nourritures qui est le plus souhaitable car privilégier trop l'une, par exemple les nourritures relationnelles, pousse à la dépendance envers autrui mais privilégier trop l'autre pousse à une forme de carence relationnelle, de vulnérabilité de l'estime de soi.

La grande question c'est celle du maintien, du développement ou de la réparation, dans les cas les plus problématiques, de l'estime de soi. On a sans doute encore beaucoup de progrès à faire en matière de compréhension de ce qui peut améliorer et développer l'estime de soi mais on a quelques idées. On pense par exemple que l'estime de soi est un besoin. Tout être humain va avoir tendance, spontanément, à essayer d'élever son estime de soi, mais, parfois, certains s'y prennent de façon inadéquate.

Il y a en matière de développement de l'estime de soi ce qu'on pourrait appeler des « impasses », des stratégies qui n'apportent rien ou qui s'avèrent contre-productives. Il y a des artifices, des stratégies très habiles qui élèvent l'estime de soi mais pour une durée très brève. Il y a aussi des clefs, des stratégies sur le long terme, qui s'avèrent les plus profitables.

Parmi les impasses, il y a ce qu'on appelle en psychologie « les mécanismes de défense », concept emprunté aux psychanalystes, dont l'un des plus connus est évidemment le déni par exemple ne pas reconnaître certains aspects de son existence, de sa personne. Nous sommes tous confrontés au déni et, au quotidien, nous utilisons tous des mécanismes de défense.

Si par exemple vous attendiez quelque chose, un poste ou une augmentation, mais que vous ne l'avez pas et qu'à la question « Alors, tu n'es pas trop déçu ? » vous répondez « Non, non, pas du tout ! Ce n'est pas grave », bien qu'intérieurement vous soyez complètement perturbé, c'est une forme de déni ! Nous utilisons le déni quand il y a une morsure émotionnelle, une agression sur l'estime de soi trop violente, pour nous convaincre que l'événement n'a aucune importance, pour dénier toute gravité à ce qui arrive.

La rêverie, les fantasmes qui remplacent l'action, sont d'autres mécanismes de défense par rapport à une réalité douloureuse. C'est bien de rêver à des projets puis de les mettre en acte ultérieurement mais on sait qu'un mécanisme de défense classique, hélas, c'est de se contenter de rêver et puis de retourner au quotidien. Là il y a un mur étanche entre le réel et le fantasme.

« On a encore beaucoup de progrès à faire en matière de compréhension de ce qui peut améliorer et développer l'estime de soi . Mais on pense, par exemple, que l'estime de soi est un besoin. Tout être humain va avoir tendance à essayer d'élever son estime de soi, mais, parfois, certains s'y prennent de façon inadéquate.

### Les conduites d'échec se révèlent être une impasse

Tous ces mécanismes de défense ont pour fonction de protéger l'estime de soi. Lorsqu'ils sont rigides, lorsqu'ils sont systématiques et durables, lorsqu'ils sont un réflexe de la personne face aux souffrances ou aux difficultés ils posent plus de problèmes qu'ils n'en résolvent. Des troubles de la personnalité y sont liés ; il y a des personnes à qui il est difficile de faire prendre conscience que leur fonctionnement leur est toxique et qu'il y a quelque chose d'inadapté.

Les conduites d'échec représentent au départ un moyen pour protéger son estime de soi mais se révèlent être une impasse. Il y a plusieurs théories intéressantes sur l'échec : la névrose d'échec selon le modèle des psychanalystes, la crainte de réussir, de ne pas vouloir dépasser certains modèles...

En matière d'estime de soi la modélisation est un peu plus simple mais l'idée est la même à savoir que les gens se mettent parfois en échec en voulant protéger leur estime de soi ou même, dans certains cas, mais je ne pense pas que ce soit le cas dans la prostitution, en voulant l'augmenter.



On sait bien par exemple qu'un étudiant qui ne travaille pas pour réviser ses examens va échouer alors qu'il les aurait eus s'il avait travaillé. Cela peut être une conduite d'échec inconsciente. S'il a une basse estime de lui-même il a peur d'échouer à cet examen mais encore plus d'échouer après avoir beaucoup révisé. Il préfère donc ne pas travailler pour que l'on puisse attribuer son échec au fait qu'il n'ait pas révisé plutôt qu'à sa personne. Il préfère qu'on dise « C'est bête, s'il avait assez travaillé... il est quand même assez intelligent pour l'avoir » plutôt que « le pauvre, il a beaucoup travaillé, mais il n'a pas été capable ».

On a donc beaucoup de données comme cela montrant que plusieurs conduites d'échecs sont en fait destinées à protéger l'estime de soi des personnes mais bien sûr ce n'est pas un bon calcul !

Il y a aussi des artifices de l'estime de soi que nous utilisons tous comme par exemple acheter des objets, dépenser son argent pour se remonter un peu le moral, dire du mal des autres. Autant de petites stratégies qui sont anecdotiques mais qui, de façon tragique chez certaines personnes, représentent leur seul et unique moyen de regonfler un peu leur image, leur ego. Là aussi un usage ponctuel ne pose pas de problèmes mais cela devient alarmant quand c'est systématique.

Enfin il y a des stratégies un peu plus efficaces sur le long terme qui gravitent (en gros) autour de trois domaines : le rapport à soi, le rapport à l'action et le rapport aux autres.

D'abord, le rapport à soi : la connaissance de soi est quelque chose d'assez utile à la réparation de l'estime de soi mais cela n'est pas toujours nécessaire aux gens chez qui tout fonctionne bien.

Certaines personnes ont eu de la chance avec la vie : elles sont arrivées dans la bonne famille, dans le bon milieu, avec les bons parents et ont appris inconsciemment, sans efforts, tout ce qui est nécessaire à prodiguer une bonne estime de soi. Elles n'ont parfois pas une connaissance explicite et très claire de ce qu'elles sont mais elles savent exactement où sont leurs intérêts, elles savent écouter leur intuition par rapport à de mauvais choix, etc...

Lorsqu'on veut aider des personnes à remonter des échelons en matière d'estime de soi on a intérêt à les aider à réfléchir et à se poser des questions sur elles-mêmes : ce quelles sont, quels sont leurs points forts, quels sont leurs points faibles, etc... Il est nécessaire qu'elles se connaissent mais aussi qu'elles s'acceptent car l'acceptation de soi semble être une donnée vraiment fondamentale en matière d'estime de soi.

Regagner une bonne estime de soi ce n'est pas devenir un peu plus parfait ou un peu plus performant c'est simplement s'accepter davantage tel qu'on est.

La plupart des êtres humains disposent de beaucoup de qualités, de potentialités, beaucoup de choses fonctionnent bien en eux ; il faut accepter de les voir, apprendre à ne pas mettre l'accent sur les défauts et c'est parfois un énorme travail de psychothérapie.

Les gens qui ont une bonne estime d'eux-mêmes ne sont pas forcément ceux qui ont le moins de défauts mais ils sont dans un rapport amical avec eux-mêmes.

On explique souvent aux patients qu'avoir une bonne estime de soi ne veut pas dire être amoureux de soi-même, ce n'est pas se trouver très beau, magnifique, être en lune de miel avec soi-même. C'est simplement avoir un rapport amical avec soi-même, avoir avec sa propre personne le rapport qu'on aurait avec un ami, quelqu'un qu'on aime bien, avec qui l'on est à la fois exigeant (quand il fait des erreurs ou que ça ne va pas) et

« Lorsqu'on veut aider des personnes à remonter des échelons en matière d'estime de soi on doit les aider à se poser des questions sur elles-mêmes. Car l'acceptation de soi semble être une donnée fondamentale. »

tolérant. Il y a des façons de signaler les problèmes qui montrent qu'on l'aime quand même et qu'on est tolérant vis-à-vis de lui.

La deuxième dimension importante est celle de l'action. Nous sommes de plus en plus convaincus qu'il est pratiquement impossible de modifier le niveau d'estime de soi de quelqu'un uniquement de façon discursive, uniquement en réfléchissant et en discutant. Ça ne marche pas, ou très mal, ou très lentement. Il est capital de poser des actes.

Il est important de trouver dans l'aide qu'on apporte à ces personnes, ou dans la thérapie, des moyens de leur faire poser des actes, de les engager comportementalement dans un certain nombre de domaines. C'est de cette façon qu'elles découvrent qu'elles sont finalement capables de réaliser certaines actions alors qu'auparavant elles s'arrêtaient face à une sorte de mur invisible. Souvent, dans ces moments-là, c'est la démarche du « Just do it » : essayez de le faire, mettez seulement le pas en avant et vous verrez que ça pourra fonctionner.

### **Les personnes peu affirmées peuvent placer les besoins des autres au-dessus des leurs.**

---

Tout l'art du thérapeute consiste à trouver des domaines et des objectifs dans lesquels on pense que cela va bien se passer, que les premières tentatives pour agir vont bien fonctionner. Peu à peu cela ré-enclenche un degré de confiance en soi qui va constituer un socle pour la reconstruction de l'estime de soi.

Tout cela va de pair avec le développement d'une meilleure tolérance à l'échec. Beaucoup de personnes à basse estime de soi redoutent profondément les échecs car elles en ont connu beaucoup et c'est extrêmement douloureux pour elles. Elles font tout pour ne pas échouer et souvent ne pas échouer c'est ne pas agir, rester dans des périmètres très restreints, ne rien tenter en dehors des domaines très familiers par peur des conséquences de l'échec sur leur image. Finalement elles sacrifient leur développement personnel, leurs expériences de vie à une sécurité qui pourtant est inconfortable et triste et dans laquelle elles ne se sentent pas forcément très bien.

Enfin il y a tout ce qui concerne le rapport aux autres. On est là dans des domaines très classiques en psychothérapie : l'affirmation de soi, exprimer ce que l'on pense, ce que l'on veut, ce que l'on ressent, en tenant compte des besoins de l'autre mais sans s'inférioriser. Les personnes peu affirmées placent au contraire les besoins des autres au-dessus des leurs.

Il y a aussi tout le travail sur le soutien social : rappeler à la personne toute l'importance des relations sociales nombreuses, variées, dans le plus de directions possibles, avec le plus de niveau et de profondeur possible.

« Tout l'art du thérapeute consiste à trouver des domaines et des objectifs dans lesquels on pense que cela va bien se passer, que les premières tentatives pour agir vont bien fonctionner. Peu à peu cela ré-enclenche un degré de confiance en soi qui va constituer un socle pour la reconstruction de l'estime de soi. »

## QUESTIONS DE LA SALLE



**Une participante :** *Quelle différence fondamentale faites-vous entre haute estime de soi et narcissisme ?*

**Dr Christophe André :** Ça c'est une question importante dans notre univers de psys. Le narcissisme est un concept issu de la psychanalyse et l'estime de soi est plutôt issue de la psychologie sociale. Ce sont deux domaines différents. Pour faire simple, on pourrait dire que le narcissisme est une haute estime de soi qui a un problème, qui repose sur trop d'aspects défensifs.

Certains comportements ou certains traits, comme l'estime de soi ou la confiance en soi, peuvent reposer sur des fondations solides mais ils peuvent aussi être des illusions, des façades, des attitudes de prestance. Parfois des sujets à haute estime de soi se présentent de façon très sûre, ils ont un discours et des gestes pleins d'assurance, mais, soumis à certaines épreuves, par exemple à un échec, une critique, ils sont facilement déstabilisés, cherchent à tout prix à faire porter la responsabilité de l'échec à d'autres personnes, ou à contre-critiquer, etc...

En psychiatrie ce qu'on appelle « narcissique » c'est un sujet à haute estime de soi apparente qui pense être supérieur aux autres et qui le montre ; quelqu'un qui pense avoir des droits supérieurs à ceux des autres comme s'il était d'essence supérieure. Il peut rouler plus vite sur l'autoroute parce qu'il conduit mieux, sa voiture freine mieux, il pense qu'il peut passer devant les gens dans la file d'attente, ce qu'il fait est plus important que ce que font les autres.

Ces sujets narcissiques ont selon nous une estime d'eux-mêmes qui est certes haute mais surtout très défensive, de parade, et aussi une estime de soi très instable.

Il y a en effet deux dimensions de l'estime de soi : la hauteur et la stabilité. Beaucoup de travaux étudient les gens à haute et basse estime de soi et comparent les différences. L'estime de soi n'est pas une ligne droite ; elle oscille au jour le jour et les sujets narcissiques, qui ont souvent un rapport amoureux à eux-mêmes, se trouvent tantôt très beaux, géniaux, magnifiques, s'ils ont eu des succès et des réussites, mais quelques jours après ils peuvent se trouver nuls, minables et détestables s'ils ont connu l'adversité.

Il faut bien comprendre que pour les personnes narcissiques qui bombent le torse et nous écrasent un peu avec leur estime de soi la solution n'est pas de la leur abaisser car en réalité elle est déjà basse.

La solution ce n'est pas de leur faire un régime plus pauvre en nourritures affectives mais c'est plutôt d'augmenter la part de nourritures éducatives. Leur rappeler le sens de l'autre, ce qu'est une limite, comment faire pour se faire davantage aimer.

L'erreur qu'on peut parfois commettre face à quelqu'un qui nous paraît avoir trop d'estime de soi c'est de chercher à la rabaisser alors qu'en fait on va encore augmenter les mécanismes de défense et bloquer tout dialogue.

« Le socle  
fondamental  
de l'estime de soi  
est l'amour  
inconditionnel  
reçu des parents  
dans la petite  
enfance ».

**Patrick Théret, Mouvement du Nid :** *Vous parlez d'estime de soi avec une sorte de moyenne mais arrive-t-on à une moyenne supérieure à un moment ou à un autre ? J'ai un peu le sentiment que l'estime de soi est définie une fois pour toute et qu'après on arrive seulement à la faire varier.*

**Dr Christophe André :** c'est important que vous posiez cette question, ça me permet de préciser. Comme d'autres caractères psychologiques l'estime de soi a tendance à se maintenir au même niveau.

On a fait des études montrant qu'un sujet à basse estime de lui-même, s'il ne fait pas d'efforts particuliers, s'il n'y a pas d'évènements particuliers dans sa vie, a tendance à se maintenir à un bas niveau d'estime de lui. Il a très peur de l'échec et d'être ridicule et ne fait que peu d'expériences nouvelles ; il a peur d'aller vers des gens nouveaux ou des activités nouvelles. Se lançant dans peu d'activités nouvelles et dans peu de découvertes, il n'a évidemment aucune chance d'échouer mais il n'a aussi aucune chance de réussir et son estime de soi reste basse.

À l'inverse, les sujets à haute estime de soi sont capables d'avoir des pertes dans tel ou tel domaine sans en être trop perturbés. Ils sont capables d'accepter que telle personne ne les aime pas ou de ne pas bien savoir danser mais ils dansent quand même et ce n'est pas important car ils savent bien qu'il ne faut pas que leur estime de soi dépende de cela. Eux, sont plutôt dans une stratégie de maintien ou de développement de leurs richesses en matière d'estime de soi.

Cette estime de soi n'est pas pour autant définitivement fixée à un certain niveau. Les psychothérapeutes ou des personnes que certaines rencontres, certaines circonstances de vie ont éveillé à eux-mêmes montrent très bien qu'il est possible de modifier son niveau moyen d'estime de soi. C'est long, cela prend souvent plusieurs années et, si cela passe parfois par une thérapie, lorsque celle-ci s'achève, le travail, lui, continue. Certes cela a tendance à peu bouger en l'absence d'évènements extérieurs mais cela reste quand même une donnée éminemment modifiable.

Le socle fondamental de l'estime de soi est l'amour inconditionnel reçu des parents dans la petite enfance. Lorsque ce socle fait défaut les fondations sont évidemment beaucoup plus friables et le travail est beaucoup plus considérable, sur le long terme, avec des difficultés supplémentaires. Mais, là encore, nous connaissons tous des personnes qui ont changé, qui ont accédé à des niveaux d'estime de soi meilleurs, moins bas, moins instables.

**Une participante :** *J'aimerais que l'on revienne sur le sentiment de contrôle comme nourriture de l'estime de soi notamment pour des jeunes femmes prostituées qui ont été victimes de réseaux et qui, prises en charge par des associations, des services sociaux, sans papiers, attendent toujours que la situation change mais ne contrôlent rien et pendant très longtemps.*

**Dr Christophe André :** Je n'ai pas comme vous l'expérience de ce type de situation mais nous savons que le sentiment global d'exercer un certain contrôle dans quelques domaines au moins de notre existence représente un facteur de protection considérable face aux stressors existentiels.

Nous avons des travaux (qui sont certes à des années lumières de la situation que vous décrivez) qui montrent que plus un individu a le sentiment de ne pas être totalement impuissant face à ce qui lui arrive, plus il peut solliciter des secours, agir dans un sens qui lui permette d'améliorer, au moins un peu, sa situation, et plus ce sentiment de contrôle augmente plus l'estime de soi augmente aussi.

« Les psychothérapeutes ou des personnes que certaines rencontres, certaines circonstances de vie ont éveillé à eux-mêmes, montrent très bien qu'il est possible de modifier son niveau moyen d'estime de soi. »

Les travailleurs sociaux savent encore mieux que les psychologues que l'important dans l'aide qu'on apporte à quelqu'un ce n'est pas de faire les choses pour cette personne mais de lui apprendre qu'il y a des actes sociaux, des actes relationnels, qui ont un effet.

Ce sentiment de contrôle n'est pas non plus une donnée de naissance ; il a pu être détruit par des expériences de vie et nous avons pour illustrer cela des travaux sur ce que l'on appelle « l'impuissance apprise ». Ils ont été réalisés avec des animaux mais on sait que la vie ou des conditions de vie se chargent de le faire sur des êtres humains.

Il y a une expérience très célèbre, qui est pratiquement un modèle de dépression, où des chercheurs apprennent à des chiens à éviter des chocs électriques. Dans une cage à deux compartiments ils reçoivent des petits chocs électriques dans les pattes qui évidemment les agacent, les chatouillent et qu'ils peuvent éviter en sautant dans l'autre compartiment de la cage où il n'y a pas de chocs électriques. Très vite ils comprennent, en voyant la lumière rouge s'allumer, et avant que les chocs électriques n'arrivent ils sautent par-dessus la barrière. C'est pénible de fuir un choc électrique mais au moins ils exercent un contrôle sur la situation.

Les chercheurs modifient alors les conditions de l'expérience et immobilisent les chiens par des harnais. Ils ne peuvent plus sauter par-dessus la barrière et reçoivent les chocs électriques dans les pattes pendant un, deux ou trois jours. Quand on enlève les harnais deux tiers des chiens ont désappris à sauter ; ils n'essaient même plus alors que dans l'autre compartiment il n'y a pas d'électricité, alors qu'ils ont appris à le faire quelques jours avant.

Il y a plusieurs explications possibles mais on constate que le simple fait d'avoir été réduits à l'impuissance face à des agressions environnementales leur désapprend un comportement facile et utile, anéantit leur motivation.

On a hélas le sentiment que certaines vies sont construites comme cela : la personne subi des violences, des sévices, sans aucune marge de manœuvre pour répondre, intègre cela au plus profond d'elle-même et, face à des difficultés extérieures, n'essaie même pas. De l'extérieur on se dit qu'elle aurait quand même pu faire quelque chose mais il y a tout ce passé qui lui colle à l'esprit et qui l'entrave.

Pour restaurer l'estime de soi il ne suffit pas de faire réfléchir la personne sur elle-même, de lui donner de l'estime, du respect, de l'affection inconditionnelle, d'avoir un comportement chaleureux avec elle, il faut aussi la remettre dans le sens de l'action. Il est fondamental de chercher comment faire pour l'aider à produire certains comportements ou accomplir certaines démarches. Mais très sincèrement, je pense que vous savez ça par cœur.

**Une participante :** *À partir de quel âge peut-on penser que l'estime de soi existe? Que se passe-t-il à l'adolescence car on a le sentiment que l'estime de soi n'existe plus, a totalement disparu. Il y a constamment une dépendance à l'extérieur, à l'autre, aux événements.*

**Dr Christophe André :** Il se passe sûrement des choses dès la naissance en matière de rapport à soi-même bien qu'elles soient assez compliquées à élucider et à garantir mais on considère en général que l'idée même d'estime de soi apparaît dans la petite enfance. Le préalable nécessaire à l'estime de soi est d'avoir un concept de soi assez clair. Il semble qu'il soit difficile de parler avant l'âge de deux, trois, quatre ans, du sentiment d'être une personne autonome, différente des autres, avec des émotions et des pensées qui nous sont propres, différentes de celles de maman, de papa, de la personne qui est proche.

« Pour restaurer l'estime de soi, il ne suffit pas de faire réfléchir la personne sur elle-même, de lui donner de l'estime, du respect, de l'affection inconditionnelle, d'avoir un comportement chaleureux avec elle, il faut aussi la remettre dans le sens de l'action. »



L'estime de soi est déjà en place dès l'âge de trois ou quatre ans on peut par exemple s'en rendre compte en demandant à des enfants en milieu scolaire, non pas ce qu'ils pensent d'eux-mêmes, ce serait trop compliqué, mais par exemple : « Dans la classe, qui est le chouchou ? Qui est le plus mignon ? Qui est-ce qu'on aime le plus ? Et puis en deuxième ? Et puis qui en dernier ? Etc... ».

Les enfants donnent assez rapidement leur « hit-parade » ce qui montre qu'avant qu'on ne leur pose la question ils ont déjà observé les positionnements sociaux des uns et des autres, la quantité d'affection, d'estime, d'attention que chacun obtient, en fonction de ses capacités, parce qu'on est fort, mignon, obéissant, etc...

Cela démarre probablement assez tôt mais surtout cela se construit tout au long de l'enfance avec l'apport de nourritures affectives et éducatives : les nourritures affectives, la quantité d'amour semblant influencer le niveau d'estime de soi et les nourritures éducatives (rappeler qu'il existe d'autres personnes que soi, des règles, etc) semblant influencer la stabilité de l'estime de soi. Par exemple, les enfants chouchoutés, gâtés, reçoivent beaucoup de nourritures affectives mais peu de nourritures éducatives et ils ont tendance à avoir des estimations de soi assez hautes mais très instables, donc plutôt du côté du narcissisme.

L'adolescence, effectivement, c'est un moment clé pour l'estime de soi, non pas qu'il n'y ait plus du tout d'estime de soi mais c'est un grand chaos. Les adolescents s'arrachent d'un système où les renforçateurs de l'estime de soi ont été les adultes significatifs (les parents, les enseignants, les adultes autour de l'enfant) pour entrer dans un système où le poids des renforcements liés aux copains, aux modèles sociaux, prend l'ascendant.

Cette période charnière est très sensible et c'est une des explications possibles (il y en a beaucoup d'autres) de l'épidémie, à ce moment-là, de tentatives de suicide par désarroi, pas forcément par dépression, mais par inconfort avec soi-même et parfois par détestation de soi.

Il y a beaucoup de travaux sur les problèmes d'estime de soi à l'adolescence qui montrent qu'elle s'effondre pour des raisons assez compliquées. Chez les filles il y a sans doute en grande partie des raisons sociologiques car la pression à ce moment-là sur l'image du corps féminin est à son maximum alors que ces jeunes filles sont justement en train de voir apparaître un nouveau corps. Chez les garçons, les secousses sont, en moyenne, moins violentes. Mais évidemment ce ne sont là que des vérités statistiques et non pas individuelles.

**Une participante :** *Je m'intéresse beaucoup à l'adolescence comme étant un moment pivot absolument particulier ; sortie de l'enfance en même temps que préparation à la vie adulte. Que penseriez-vous de mettre en place des ateliers en milieu scolaire qui permettraient à des jeunes, en petits groupes, de travailler sur la confiance en soi à partir d'exemples très concrets issus de ce qu'ils vivent à l'école, dans la cour ou dans la rue car un nombre important de jeunes ont une très mauvaise image d'eux-mêmes. Les insultes et les moqueries sont courantes à l'école et il y a des élèves qui sont profondément détruits par la répétition de destructions morales ; d'autres jeunes, par mimétisme, passent leur temps à en insulter d'autres mais eux aussi ont une très mauvaise image d'eux-mêmes. En termes de prévention nous gagnerions énormément à mettre en place ce type d'ateliers.*

**Dr Christophe André :** Je fais partie des psys qui pensent que la psychologie, sous une forme adaptée, très pratique et très concrète, aurait largement sa place dans les écoles. On fait bien du dessin, de la musique, de la gym, qui sont des moyens d'épanouissement personnels qu'il ne serait

« L'adolescence est un moment clé pour l'estime de soi, non pas qu'il n'y ait plus du tout d'estime de soi mais c'est un grand chaos. »

pas choquant du tout qu'il y ait des ateliers d'affirmation de soi, d'expression de soi, des ateliers de réflexion sur l'estime de soi, dont le but ne serait pas de faire de la psychothérapie mais simplement de prendre en compte cette dimension éducative.

Certaines difficultés comportementales ou relationnelles peuvent être expliquées aux personnes et cela peut les arracher au sentiment de ne pas comprendre ce qui leur arrive ou à un sentiment de culpabilité.

Par exemple, les enfants qui s'amuse à persécuter les autres (qui sont évidemment des enfants à très basse estime d'eux-mêmes) rabaisent les autres pour creuser l'écart et rétablir un pouvoir sur eux qui leur donne le sentiment d'exercer un contrôle. Mais, paradoxalement, celui qui se fait agresser, rabaisser, éprouve de la honte, de la culpabilité, et, sans le vouloir, donne parfois raison à l'agresseur en cherchant les raisons qu'il a de le mépriser et, cherchant, il trouve. Pour tout cela nous savons bien qu'une simple information, une simple éducation, peut aider un certain nombre d'enfants. Il y a en a d'autres chez qui ce ne sera pas suffisant et pour lesquels il faudra chercher d'autres stratégies d'action.

Ce type d'ateliers existe par exemple au Québec ou en Amérique du Nord et je pense que la psychologie doit aller sur le terrain et ne pas se termer dans les services ou les cabinets de psychothérapie.

**Florence Hodan, Mouvement du Nid : *Il existe au Québec l'association des intervenant-e-s pour le développement de l'estime de soi (A.I.D.E.S). Vous trouverez sur leur site Internet ([www.estimesoioi.org](http://www.estimesoioi.org)) de nombreuses informations sur les outils pédagogiques permettant de travailler au développement de l'estime de soi en milieu scolaire.***

**Une participante : *Je travaille avec un public de 16-25 ans dans des quartiers stigmatisés où les jeunes eux-mêmes se sentent stigmatisés. On ramène toujours tout au contrôle, aux choix personnels, mais il y a aussi une réalité sociologique, économique. Si en plus on leur dit « si tu n'y arrives pas, c'est de ta faute ! » est-ce qu'on ne va pas renforcer une mauvaise estime de soi et l'état déjà dépressif de certains d'entre eux ? C'est important de voir les ressources des personnes et de renforcer leur estime de soi mais je crois qu'il ne faut pas non plus oublier que ce n'est, hélas, pas uniquement de leur ressort.***

**Dr Christophe André : C'est une question très importante qui ramène à la manière d'utiliser la psychologie. On a trop psychologisé certains problèmes éducatifs, des parents ont trop cherché des problèmes psychologiques là où il y avait des problèmes d'autorité ou de discipline ; certains, débordés, ne savent plus faire face d'où l'émergence de ce qu'on appelle les « enfants tyrans », les enfants rois, qui prennent le pouvoir sur les familles. Il n'y a pas que la psychologie, il y a aussi tout simplement l'éducation à laquelle elle ne doit pas se substituer.**

La psychologie n'a pas à rejoindre un certain discours politique de la responsabilité face à la misère ou l'exclusion par exemple. Lorsque nous parlons à nos patients nous leur disons qu'il y a des choses qui ne dépendent absolument pas d'eux : ce qui s'est passé dans l'enfance, le milieu dont ils sont issus par exemple car, parfois, ils se sentent responsables de choses qui, au contraire, ne nous paraissent absolument pas de leur ressort. Nous essayons de leur montrer qu'il n'y a pas d'action possible et pas de contrôle possible sur certains facteurs mais que certaines choses dépendent d'eux pour une large part.

Nous cherchons bien sûr à responsabiliser les gens, à les engager dans une procédure de changement personnel mais cela ne veut pas dire qu'elles sont coupables des misères qu'elles ont connues.

« Certaines difficultés  
comportementales  
ou relationnelles  
peuvent être  
expliquées  
aux personnes  
et cela peut  
les arracher  
au sentiment  
de ne pas  
comprendre  
ce qui leur arrive  
ou à un sentiment  
de culpabilité. »

Il y a aujourd'hui tout un courant de la psychologie beaucoup moins attentif qu'autrefois à des questions du type « d'où viennent mes problèmes ? Pourquoi suis-je comme ça ? Que s'est-il passé dans mon enfance ? Que s'est-il passé pour que j'en sois arrivé là ? ». Parfois ces ressorts-là ne suffisent pas ou peuvent perdre la personne dans l'auto-observation et la détourner d'une action actuelle.

On s'intéresse parfois beaucoup plus à des questions comme « qu'est-ce qui fait que je me maintiens ou que je n'arrive pas à sortir de la situation dans laquelle je suis ? » car il nous semble que les réponses sont beaucoup plus accessibles à la personne.

Il est parfois préférable pour les personnes qu'elles arrivent à se dire que leur passé est ce qu'il est, qu'ils peuvent y réfléchir mais cette réflexion n'amènera pas forcément de changement immédiat. Il peut être plus important de chercher dans ce qu'ils font maintenant ce qui va dans le bon sens, celui qu'ils espèrent, et ce qui, au contraire, va à l'encontre de leur intérêt.

Aujourd'hui, dans certaines formes de psychothérapies, on réfléchit beaucoup sur le comment et moins sur le pourquoi. Mais là encore, on essaie de ne pas responsabiliser la personne d'aspects dont elle n'est pas responsable. On lui rappelle simplement que dans tout effort de changement réussi il faut un engagement de la personne. Parfois, il faut que tout le monde s'y mette, que l'environnement aille aussi dans le même sens, mais cette petite part personnelle est indispensable à toute psychothérapie, à tout changement personnel global.

**Une participante : *Le système scolaire en France, avec les notes, la compétition, les étiquettes de mauvais élèves, ne fragilise-t-il pas dès le départ certains jeunes ?***

**Dr Christophe André :** La démarche pédagogique traditionnelle a longtemps considéré qu'un enfant progressait si on lui montrait ses erreurs. Beaucoup de professeurs mettaient plutôt l'accent sur le nombre de fautes et la note qui en découlait plutôt qu'ils ne disaient « ça tu ne l'as pas mal fait ».

Nous faisons un petit exercice quand nous animons des ateliers avec nos patients ou avec d'autres professionnels : nous faisons au tableau cinq multiplications et cinq soustractions en faisant volontairement une erreur. Ensuite nous demandons aux participants ce qu'ils en pensent et tous disent qu'il y a une faute. Pourquoi ne nous dit-on pas qu'il y a quatre bonnes réponses et une seule erreur ?

Les parents qui soulignent toujours ce qui ne va pas, ou les enseignants qui mettent l'accent sur les erreurs font ça pour le bien des enfants en pensant que c'est la meilleure des motivations au changement. Mais dans beaucoup de cas, dire : « *Dans ce que tu as fait il y a des trucs biens et d'autres moins biens ; voilà ce qui est bien et ce que tu peux améliorer* », serait une meilleure façon d'augmenter ou d'entretenir la motivation.

Si vous avez déjà participé à des jeux rôles vous savez que c'est stressant : tout le monde regarde, on se sent jugé, on n'est pas très à l'aise. En séance quand on termine le jeu de rôle nous demandons impérativement au public de dire d'abord ce qui était bien, ce qu'ils ont apprécié, pour laisser un peu respirer l'acteur sinon c'est un déluge de critiques. Ensuite seulement, lorsque l'acteur a vu qu'il y avait de bonnes choses, il entend mieux ce qui ne va pas ; il est beaucoup mieux préparé à entendre ce qu'on lui dit de négatif et à s'en servir pour changer. Si vous parlez du négatif tout de suite vous allez faciliter le passage de la critique d'un comportement à la critique de la personne. Or il faut absolument que la personne critiquée comprenne cette critique comme quelque chose qui ne concer-

« Dans beaucoup de cas, dire :  
“ dans ce que tu as fait il y a des trucs biens et d'autres moins biens ; voilà ce qui est bien et ce que tu peux améliorer ”, serait une meilleure façon d'augmenter ou d'entretenir la motivation. »

ne pas sa personne globale mais une difficulté ou une insuffisance dans l'application de certaines de ses compétences.

Au lieu de percevoir une personne comme étant tout un ensemble de caractéristiques psychologiques compliquées, en mouvement, qui peuvent bouger d'un jour à l'autre selon les interlocuteurs, on a, au contraire, plutôt tendance à simplifier et c'est une tentation naturelle de l'être humain d'étiqueter. C'est pourtant potentiellement toxique car alors on enferme la personne qui en se sentant jugée aura tendance à se conformer à ce qu'on attend d'elle. L'enfant qui se sent perçu comme un cancre va renoncer au travail scolaire, va se mettre à faire le clown car au moins comme cela, il a un statut, il existe et a trouvé sa place dans le regard des autres.

Le problème c'est que l'on est tous d'accord, parents, enseignants ou autres, pour dire que c'est une difficulté mais sur le terrain on ne fait pas toujours ce que l'on pense être le mieux. Il faut du temps mais le changement est en route à mon avis, je l'espère.

**Une participante :** *Il y a des problèmes récurrents de boulimie et d'anorexie qui relèvent profondément de l'auto-destruction et de l'estime de soi mais cela cache-t-il vraiment une envie de mourir ou autre chose et quelles peuvent être les solutions ?*

**Dr Christophe André :** La boulimie est une pathologie, ce n'est pas seulement trop grignoter quand on est stressé mais c'est de temps en temps se sentir nul, minable, abandonné, sans valeur, en échec, rejeté. Les personnes boulimiques se jettent sur la nourriture pour se remplir, vont dans une pâtisserie et achètent dix babas au rhum, les avalent sans avoir faim, se dégoûtent, se font vomir et se trouvent nulles. C'est vraiment de la pathologie et pas seulement du grignotage et c'est sans doute une de celles qui entretient les rapports les plus étroits avec les problèmes d'estime de soi.

Chez toutes les boulimiques l'estime de soi est effondrée et elles ont un discours très violent sur elles-mêmes, sur leur corps, sur leurs qualités. Vu de l'extérieur, ce qui étonne c'est qu'il s'agit très souvent de personnes adaptées, qui ne sont pas forcément à la dérive socialement mais quand on rentre un peu dans leur intimité psychologique c'est vraiment un désastre complet. Elles ont un discours d'une violence totale et c'est plus compliqué qu'il n'y paraît à soigner. C'est souvent assez long, il faut accepter qu'il y ait un certain nombre de rechutes, comme pour les addictions, l'alcool, le tabac et la thérapie passe effectivement par une restauration de l'image de soi, de l'acceptation de son corps notamment.

Le deuxième problème c'est l'influence sociale sur la boulimie. Nous sommes un certain nombre à penser que notre société n'est pas tout à fait innocente dans la flambée des troubles boulimiques actuellement, notamment par la sur-utilisation des corps féminins parfaits.

Depuis la fin des années 50 et le début des années 60 des images de femmes de plus en plus nues, jeunes et minces sont utilisées pour vendre n'importe quoi (des pneus, du dentifrice, des vêtements, de la salade, des produits de beauté). Pour des jeunes femmes à l'estime de soi fragile l'écart entre ces images idéales et ce qu'elles sont est un rappel très douloureux.

Depuis quelques années les hommes subissent aussi ce type de pression alors qu'ils étaient jusque-là assez tranquilles sur leur apparence physique. On voit de plus en plus de jeunes mannequins mâles, nus, impeccables, très beaux, qui ont tout ce qu'il faut, apparaître pour vendre tout et rien et l'on voit aussi la boulimie augmenter chez les garçons.

« L'enfant qui se sent  
perçu comme  
un cancre va renoncer  
au travail scolaire,  
va se mettre à faire  
le clown car, au  
moins, comme cela,  
il a un statut,  
il existe et a trouvé  
sa place dans  
le regard  
des autres. »

Des phénomènes sociaux comme la surexploitation publicitaire des corps nus, l'omniprésence des corps nus, les magazines, les régimes et compagnie, servent de révélateur aux personnes vulnérables qui sont au fond les cibles de ces messages publicitaires. C'est un domaine très intéressant en matière d'estime de soi et il y a beaucoup de travail.

**Une participante :** *Peut-on parler de guérison ou simplement de stabilisation de l'estime de soi dans ces cas de boulimie et d'anorexie ? Si, pour diverses raisons, l'estime de soi s'effondre, le patient peut-il rechuter ?*

**Dr Christophe André :** La question de la guérison est dérangeante en psychiatrie puisque le plus souvent nous ne sommes pas à même de dire « voilà, c'est fini, vous êtes guéri ». Certains dépressifs présentent des risques très élevés ; il y a 80 % de risques de rechutes selon des études conduites récemment. C'est aussi le problème pour la boulimie. On a souvent le sentiment non pas d'avoir guéri au sens où l'on aurait fait disparaître la source du problème, ou la vulnérabilité, mais plutôt d'avoir appris à la personne à mieux faire face.

Des sentiments d'auto-dévalorisation, d'échec, des émotions négatives, de honte, de peur, de tristesse, déclenchent souvent les crises de boulimie. Les patientes réagissent de manière inadéquate en s'en prenant à elles-mêmes, en se repliant sur elles au lieu d'aller voir des gens, en s'isolant au lieu d'agir, en faisant des choses qui les dégoûtent au lieu de faire des choses qui les valorisent. Face à cela nous apprenons à ces personnes, non pas à supprimer le problème mais à lui faire face différemment ; une patiente a été améliorée quand se sentant en échec, seule, dévalorisée, portant sur elle des jugements négatifs elle réussit à agir différemment. C'est cela que nous appelons la guérison.

Lorsque nous reparlons des années après avec des patientes qui continuent de nous donner des nouvelles elles disent la plupart du temps avoir toujours des doutes sur elles-mêmes, la différence c'est qu'elles savent comment y faire face et cela ne les empêche plus de vivre ou d'être heureuse. Elles savent qu'elles doivent continuer à faire attention mais une fois qu'elles tiennent ce discours elles ne reviennent plus nous voir. C'est assez rare mais j'ai rencontré des gens qui me disent être tout à fait guéris ; ils se sentent hors d'atteinte du problème et disent que cela ne pourra plus jamais leur arriver.

En conclusion, l'équilibre psychologique n'est pas quelque chose de gravé dans le marbre ; il dépend des aptitudes qu'ont les individus à faire face aux difficultés qu'ils rencontrent. Et au fond, nous restaurons ces aptitudes, nous les aidons à les construire plutôt que nous ne supprimions les risques.

**Pr Michel Manciaux :** L'estime de soi est une perception, une représentation complexe. C'est à la fois un sentiment personnel et l'idée que l'on se fait de ce que les autres pensent de nous. Mais un regard empathique, des paroles montrant que la personne a de la valeur à nos yeux peut aider autrui à retrouver estime de soi et confiance en soi.

Quand nous parlons de résilience cela n'est pas du tout la négation de la souffrance vécue, ni l'oubli, ni l'enkystement, c'est véritablement quelque chose qu'on a vécu et qui ne s'efface pas. Ni dans notre psychisme, ni même dans notre biologie. Le stress a des effets biologiques qui restent, au niveau de l'immunité par exemple, inscrits dans l'organisme pour toujours. La souffrance a été vécue, le souvenir en est là, mais l'on ne veut pas vivre accroché à ce souvenir néfaste et l'on essaie de faire quelque chose de plus positif.


« Un regard empathique, des paroles montrant que la personne a de la valeur à nos yeux peut aider autrui à retrouver estime de soi et confiance en soi. »



Actuellement la résilience est un concept à la mode mais il est souvent dévoyé, en particulier dans les médias et les magazines en tout genre qui parlent de la résilience à tort et à travers. C'est dommageable pour cette réalité de vie.

Il y a aussi incontestablement des risques de récupération et nous autres qui travaillons dans le domaine social nous devons être prudents et rigoureux. Il y a des risques de désengagement des tutelles qui disent qu'il y a des gens qui arrivent à se tirer d'affaire par leurs propres moyens donc qu'il n'est pas nécessaire de s'en occuper, mieux vaut se concentrer sur ceux qui vont mal. Mais eux aussi ont besoin d'être accompagnés. En allant encore plus loin, on dit que ceux qui n'arrivent pas à se tirer d'affaire sont des incapables ou des paresseux, et quoi qu'on fasse pour eux, ça ne changera pas. C'est la négation même de vos professions !

Il y a une réflexion éthique à mener sur le respect de l'autre, sur l'empathie, sur l'engagement, sur l'accompagnement à fournir aux gens en période de fragilité, de vulnérabilité.



« Il y a une réflexion éthique à mener sur le respect de l'autre, sur l'empathie, sur l'engagement, sur l'accompagnement à fournir aux gens en période de fragilité, de vulnérabilité. »

# FACE À LA MALTRAITANCE, CONSTRUIRE LA RÉSILIENCE

Pr Michel Manciaux, Professeur émérite  
de pédiatrie sociale et de santé publique



**L**a résilience nous amène, je le disais ce matin, à porter un autre regard sur les gens dont nous avons à prendre soin. Cela amène à faire confiance à leurs ressources, à leurs capacités propres. J'aime à dire que les professionnels voient leur rôle quelque peu changer : ils ne doivent pas forcément devenir des tuteurs de résilience, comme on le dit trop facilement, mais des émergents de compétences, des gens capables de voir chez les personnes avec lesquelles ils travaillent des ressources, même latentes, même insoupçonnées, qui vont pouvoir être prises en compte dans un travail en partenariat.

On parle beaucoup de partenariat, de coopération, mais il faut remettre en cause notre façon de travailler avec les autres qui sont trop souvent directives, basées sur des idéologies professionnelles qui varient aussi d'une profession à l'autre. Je pense qu'il y a un effort de remise en question qui est à l'origine de ce changement de regard, de ce changement de perspective.

La résilience est un concept encore flou. Ce n'est pas quelque chose qui est définitivement fixé. Je ne pense pas qu'on arrivera un jour à une définition universelle de résilience. Par contre, c'est un constat. Et nous connaissons tous, à titre personnel ou professionnel, des enfants, des parents, des groupes sociaux qui, placés dans des conditions vraiment très difficiles, déstructurantes, déstabilisantes, où beaucoup perdent pied et s'enfoncent, arrivent à s'en sortir, à déjouer nos pronostics péjoratifs et à avoir, après ces traumatismes subis, un parcours de vie tout à fait inattendu. Des parcours de vie, d'ailleurs, qui amènent souvent ces gens-là à dire : « Si je n'avais pas eu ce pépin-là, si je n'avais pas eu ces difficultés dans mon existence, je ne serais pas ce que je suis devenu ».

Quelque chose qui m'a beaucoup frappé dans la résilience, c'est l'expérience des camps de concentration. On a vu, et les exemples sont nombreux, des gens placés dans des conditions extrêmes, catastrophiques, de négation de la dignité humaine, de la personne humaine, qui ont fait, à partir de cette épreuve terrible, un parcours assez extraordinaire. Pour n'en citer qu'un, Stanislas Tomkiewicz, que beaucoup d'entre vous connaissent, a fait preuve de résilience. Mais Tom avait l'habitude de dire : « un enfant mal aimé dans sa famille, un enfant carencé d'amour et qui arrive à devenir un adolescent convenable et un adulte socialement inséré, a autant de mérite que moi, a fait preuve d'autant de résilience que j'ai pu en avoir ».

Cela veut dire que la résilience n'est pas l'apanage de héros, de supermen ou superwomen ; c'est véritablement une capacité qui peut se trouver chez tout un chacun, mais qui n'est pas spontanément mise en œuvre : on va voir un peu comment ça se présente.

Je disais ce matin qu'il y a deux mots-clefs pour définir la résilience. C'est d'une part, réagir, résister, et d'autre part se construire. On peut dire qu'un sujet est résilient quand, confronté à des difficultés extrêmes ou à

« Les professionnels  
doivent devenir  
des émergents  
de compétences,  
des gens capables  
de voir chez  
les personnes  
avec lesquelles  
ils travaillent  
des ressources,  
même latentes,  
même insoupçonnées »

des malheurs ordinaires mais qui se répètent dans le temps, il arrive à surmonter ses difficultés et se bâtir une vie, un projet de vie qui vaut la peine d'être vécu.

Voici la définition que nous avons adoptée dans un groupe de travail à la Fondation pour l'Enfance (Tomkiewicz d'ailleurs faisait partie de ce groupe, Cyrulnik également, qui est un grand nom de la résilience. Stefan Vanistendael, un belgo-suisse qui travaille au Bureau International Catholique de l'Enfance, le BICE, a beaucoup étudié la résilience spécialement dans les pays en développement en Afrique, en Asie du Sud-Est, en Amérique Latine. Ce qui montre que la résilience existe dans toutes les régions du monde) :

La résilience, c'est la capacité d'une personne ou d'un groupe à se développer bien, à continuer à se projeter dans l'avenir, en présence d'évènements déstabilisants, de traumatismes sérieux, graves, de conditions de vie difficiles.

### **L'intérêt de cette définition est triple :**

- capacité d'une personne ou d'un groupe : on introduit, ce qui n'est pas fait souvent, la notion de résilience collective.

- à se développer bien, à continuer à se projeter dans l'avenir : on a les deux termes, « résister » et « se construire ».

- en présence : c'est-à-dire que l'on ne fait pas de relation de causalité, on ne dit pas que c'est à cause. D'autres disent que c'est « en dépit de ». Nous préférons dire « en présence ». Ce sont des gens qui ont vécu quelque chose de dur, d'extrême quelquefois, de moins dur peut-être, mais tout aussi grave s'il s'agit de choses qui durent dans le temps, et qui en présence de ces situations, arrivent à se développer correctement, à se projeter dans l'avenir.

Quand on parle de résilience, on parle souvent de facteurs de risque et de facteurs de construction, de protection. Les facteurs de risque, ce sont toutes ces situations dont je vous parlais : situations extrêmes. Et là, j'aime bien citer Primo Lévi : dans son livre « *Si c'est un homme* », il a écrit cette phrase extraordinaire « *La faculté qu'a l'homme de se creuser un trou, de sécréter une coquille, de dresser autour de soi une fragile barrière de défense, même dans des circonstances apparemment désespérées, est un phénomène stupéfiant qui devrait être étudié de près. Il s'agit-là d'un précieux travail d'adaptation, en partie passif et inconscient, en partie actif* ». On dirait maintenant en partie inné, en partie acquis.

C'est presque une définition parfaite de la résilience, phénomène stupéfiant, c'est vrai, inattendu. Il y a des gens qui nous plongent dans la perplexité quand on voit leurs difficultés et ce qu'ils parviennent à devenir.

Les facteurs de risque sont ces situations extrêmes, mais aussi la pauvreté, les familles démunies, les carences éducatives, les maladies chroniques... La résilience est très fréquente chez les enfants des rues, chez les enfants des guerres. Ce sont en quelque sorte des stratégies de survie pour ces enfants-là.

Il y a beaucoup de travaux, maintenant, sur ces enfants de la guerre, des rues, qui nous montrent que ces enfants sans enfance, c'est le moins que l'on puisse dire, arrivent à s'en sortir. Un certain nombre d'enfants des rues, par exemple, deviennent éducateurs. Ils prennent en charge, une fois qu'ils ont passé le cap, d'autres enfants dans des conditions difficiles. Vous connaissez ce type de parcours autour de vous.

Et puis il y a les enfants affectés d'une maladie chronique, de handicaps graves, et qui sont quelquefois des enfants rayonnants. Je me suis

« La faculté qu'a l'homme de se creuser un trou, de sécréter une coquille, de dresser autour de soi une fragile barrière de défense, même dans des circonstances apparemment désespérées, est un phénomène stupéfiant qui devrait être étudié de près. »  
*Primo Lévi*

beaucoup occupé, en tant que pédiatre, d'enfants atteints de maladies chroniques ou de handicaps physiques, et j'ai véritablement vu des enfants résilients, des familles résilientes, alors qu'on a l'habitude de voir malheureusement trop souvent des enfants qui cherchent simplement les bénéfices secondaires du trouble dont ils sont victimes, et des parents qui baissent les bras et cultivent un sentiment de victimisation, d'injustice et de fatalité.

Il y a des sujets victimes d'abus sexuels qui, à partir de là, bâtissent une vie qui vaut la peine d'être vécue. Ils deviennent altruistes, ils s'occupent des autres. Je pense personnellement que le souci des autres, l'altruisme, est un critère de résilience réussie.

Ces facteurs de risque, ce sont aussi toutes les difficultés auxquelles vous êtes confrontés dans votre travail avec des familles démunies, des familles en souffrance, des enfants à la dérive, des adolescents difficiles. J'espère que vous avez l'aptitude de voir, de temps en temps, que des choses se passent bien, qu'il y a des bonnes surprises, que des gens que l'on aurait tendance à enfermer dans des pronostics fatalistes et déprimants arrivent à s'en sortir. On ne sait pas toujours comment.

Parlons des facteurs de protection. Qu'est-ce qui aide certaines personnes à devenir résilientes ? La Casita va nous éclairer. C'est une petite maison qui résume les facteurs de protection.

En ce qui concerne le terrain, c'est l'assurance que les besoins physiques de base sont à peu près satisfaits, encore que les déportés qui ont fait preuve de résilience n'avaient ni soins de santé de base, ni nourriture, ni sommeil ; donc c'est important, mais pas absolument indispensable.

### Les fondations sont essentielles : c'est la capacité d'entrer en relation

---

Les fondations sont essentielles : c'est la capacité d'entrer en relation. Et c'est là peut-être où quelque chose d'inné entre en jeu : il y a des enfants, des gens qui entrent facilement en contact, en relation, et d'autres qui ont de grandes difficultés à saisir les opportunités relationnelles qui existent pratiquement, à un moment ou à un autre, dans tous les milieux. Question de tempérament ?

Par exemple, certains enfants maltraités dans leur famille sont capables de trouver de l'appui chez des voisins, chez leurs grands-parents ou chez d'autres membres de la famille, et supportent ce qu'ils vivent dans leur famille biologique, parce qu'ils ont d'autres relations plus structurantes. Les autres contacts informels : famille, amis, voisins, créent du lien. Des psychologues québécois qui ont beaucoup étudié la résilience parlent d'une écologie de la résilience avec des cercles concentriques : la famille réduite, la famille élargie, les solidarités de proximité, la communauté et aussi plus largement, les institutions, dont l'école qui peut être un lieu de résilience comme elle peut être un lieu de déstructuration.

Au rez-de-chaussée de la maison, on trouve la capacité à découvrir un sens, une cohérence, à savoir prendre du recul devant ce qui vous arrive et donner du sens à ce que vous vivez.

C'est là aussi que l'humour prend sa place. Les résilients font souvent preuve d'humour. Ils sont capables de ne pas se prendre trop au sérieux, de rire quelque fois d'eux-mêmes et des autres, même s'ils sont en grande difficulté. Ce n'est pas l'ironie mordante, sarcastique de certains sujets qui se disent résilients, c'est au contraire un humour léger, un humour empathique, dans une certaine mesure. Mais résilience et humour, on peut le

dire, sont en partie liés. Si l'on n'est pas capable de prendre du recul et de rire de soi de temps en temps, la vie est triste !

L'estime de soi, malgré les conditions auxquelles on est réduit, l'idée que l'on a un avenir, même si le présent est vraiment très décevant et très dur, peut aider à tenir et à espérer. On parle aussi beaucoup, à propos des sujets résilients, de créativité. Tim Guénard, par exemple, s'est illustré, si je puis dire, par ses capacités de dessin. Il est devenu tailleur de pierre et a exercé ce métier pendant un temps. Les exemples abondent de personnes très éprouvées par la vie et qui sont devenues de grands artistes.

Il y a d'autres expériences encore à découvrir. Il est important de dire aussi : chaque parcours de résilience est un parcours individuel. Et pour mieux comprendre la résilience, il faut également analyser les parcours individuels, singuliers, et retrouver entre eux des convergences, des points communs ; au-delà des spécificités, des éléments plus personnels.

On a dit aussi qu'une appartenance religieuse pouvait faciliter la résilience. C'est peut-être, d'ailleurs, à cause du lien et du sens que l'on peut y trouver. Mais ce n'est pas indispensable. Cependant, les sujets résilients ont souvent un sens aigu de la justice et de la moralité : quand ils sont victimes d'injustice, ils le sentent bien, l'analysent bien, et développent à partir de là une exigence de justice, ce qui est assez curieux chez des enfants très jeunes.

Que dire de plus? Je vais peut-être m'arrêter là et tenter de répondre à vos questions.

« Quel est le mécanisme, ou plutôt le processus qui permet à certain d'évoluer ainsi alors que d'autres, soumis aux mêmes épreuves, perdent pied et s'enfoncent ? Pour moi, la résilience est une réalité d'observation, de vie. »

## QUESTIONS DE LA SALLE

**Un participant :** *Je suis psychologue à l'aide sociale à l'enfance. Je reçois des enfants ainsi que des adultes maltraités. Et je me demande, à vous écouter, en quoi le concept de résilience est original ? Je veux bien appeler « résilience » les mécanismes du moi. Je ne vois pas la différence qui existe entre la résilience et la sublimation. Souvent, tout part de processus psychiques extrêmement complexes qu'on arrive à lire jusqu'à, y compris, dans ses rêves, dans ses symptômes les plus anecdotiques. Ce n'est pas simplement à force de méthode Coué du style je vais m'en sortir, parce que tous les enfants à l'aide sociale se disent Je vais m'en sortir, et il y en a qui ne s'en sortent pas. Et même quand on les envoie en thérapie, c'est extrêmement difficile. Donc, je me demande encore en quoi consiste ce concept, qui est utilisé en fin de compte de manière uniquement descriptive.*

**Pr Michel Manciaux :** Je ne suis pas psychiatre, encore moins psychanalyste. Je suis pédiatre et, m'occupant d'enfants gravement malades, handicapés, atteints de maladies chroniques, j'en ai vu qui ont déjoué tous nos pronostics en surmontant leur état et en arrivant à vivre heureux, positifs, ouverts aux autres. Quel est le mécanisme, ou plutôt le processus qui permet à certain d'évoluer ainsi alors que d'autres, soumis aux mêmes épreuves, perdent pied et s'enfoncent ? Pour moi, la résilience est une réalité d'observation, de vie. Qu'elle fasse appel à certaines modalités de réaction aux traumatismes décrites par les psychanalystes, pourquoi pas ? J'ai beaucoup discuté de cela avec le professeur Lebovici. Il me disait : « la résilience c'est la mobilisation des ressources des personnes, en partie



par elles-mêmes, en partie grâce à d'autres ». Il est clair que les concepts d'attachement, de compétences, de 'coping' (capacité à faire face) ont à faire avec la résilience, mais celle-ci nous offre une vision plus globale du développement humain en face des adversités. D'ailleurs beaucoup de pédopsychiatres – français ou anglo-saxons – ont avalisé et travaillé le concept de résilience, et parmi eux des grands noms de la psychanalyse, tel que Michaël Rutter. Mais nous devons garder une attitude modeste, continuer à observer, à rechercher, sans pour autant jeter aux orties une notion qui ne rentre pas a priori dans nos cadres conceptuels préétablis.

**Une participante :** *Je regrette un peu la question précédente et les commentaires à propos de l'hypothèse de l'inconscient et des pulsions dans cette discussion. Tout dépend comment on l'amène, comment on le dit. J'ai plutôt envie de penser que ce concept de résilience, effectivement, est très près de la sublimation, mais c'est un concept, si flou soit-il, qui je pense reste accessible à des personnes en difficulté qui ne font pas forcément un trajet par l'expérience de l'inconscient. Donc je pense que ça peut rester une notion très sensible et très proche pour dire une souffrance, et pouvoir en parler avec ceux qui souffrent.*

**Une participante :** *Alors moi, je suis très loin du discours psycho-psychoanalytique. Je suis médecin de terrain. Je reçois des personnes en difficulté. Il m'arrive de recevoir des adolescents qui sont en pré-prostitution ou même des adultes prostitués. Ma question est : je reçois cette personne, elle me dit se prostituer, ou elle me le laisse entendre, qu'est ce que je peux faire concrètement pour lui montrer qu'elle a une valeur, qu'elle est capable de sortir de cette problématique ? Comment je peux l'aider concrètement à devenir résiliente?*

**Pr Michel Manciaux :** Je l'ai dit, je crois, assez clairement : la résilience, c'est un autre regard, c'est un regard, des paroles qui peuvent changer une vie. Boris Cyrulnik parle à ce propos de tuteur de résilience. Un professionnel peut jouer ce rôle, mais on ne s'autoproclame pas tuteur de résilience. C'est le sujet qui peut dire, quelquefois longtemps après : « cette personne, cet événement, cette rencontre ont changé ma vie, m'ont remis debout ». Mais être un professionnel compétent, respectueux de ses patients, en un mot bien traitant, c'est les mettre en situation de suivre un chemin de résilience.

Tim Guénard dit très clairement dans son livre ce qui l'a aidé à devenir ce qu'il est, c'est-à-dire un adulte qui, en dépit d'une vie épouvantable dans ses débuts, est bien inséré dans la société. Marié et père de famille, il s'occupe actuellement d'adolescents en difficulté. Je ne mets pas d'hypothèses psychanalytiques derrière des parcours de vie comme celui-là. J'ai dit que le concept de résilience était sans doute encore un concept flou, mais que le constat de parcours résilients, d'itinéraires de vies résilients était une réalité qu'on ne peut nier. Alors, que le processus en cause ne soit pas totalement compris, c'est une chose, que la résilience ne soit pas une recette pour venir en réponse aux difficultés que l'on constate, c'est vrai. Mais je le répète, c'est un changement de regard qui peut changer une vie.

**Une participante :** *Pouvez-vous parler des premiers jours de l'enfant, les premiers jours sont importants ? Si ça c'est bien passé, est-ce qu'il aura des ressorts pour faire face à l'adversité ?*

**Pr Michel Manciaux :** On a tout dit à ce propos-là. D'abord, quand on dit les premiers jours de la vie, on oublie les neuf mois précédents. Et je pense que l'importance de la vie pré-natale n'est plus à prouver. Pour ceux qui en douteraient, vous pouvez lire l'article fondateur de Selma Freiberg

« La résilience, c'est un autre regard, c'est un regard, des paroles qui peuvent changer une vie. Boris Cyrulnik parle à ce propos de tuteur de résilience. Un professionnel peut jouer ce rôle, mais on ne s'autoproclame pas tuteur de résilience. »

qui est d'ailleurs devenu un livre : « Fantôme dans la chambre de l'enfant ». Il montre que des enfants, avant même de venir au monde, sont porteurs d'attentes souvent irréalistes de la part de leurs parents, de leur famille, mais aussi de représentations, de non-dits, et c'est extrêmement préoccupant. Ces enfants commencent leur vie avec un fardeau qui risque d'être lourd à porter pour eux.

### Toutes les histoires de vie sont faites, entre autres choses, d'aléas, de difficultés...

---

On parle souvent d'enfants de 0 à 6 ans, d'enfants de 0 à 12 ans. Winnicott avait coutume de dire qu'un enfant de 0 an, ça n'existe pas. L'enfant vient au monde avec ses neuf mois de vie prénatale qui comptent beaucoup pour la suite. Et dire que tout est joué à 3 ans ou à 6 ans, c'est un pronostic déterministe, fixiste, qui enferme les enfants mais aussi les adultes qu'ils deviendront dans un statut prédéterminé avec un butoir au-delà duquel ils n'auront plus d'opportunités. Toutes les histoires de vie sont faites, entre autres choses, d'aléas, de difficultés. Il y a des gens qui réagissent à ces difficultés d'une façon passive s'enfermant dans un statut de victime. Il y en a d'autres qui, au contraire, à partir de là, rebondissent, comme on dit. Mais, la résilience n'est pas seulement rebondir, c'est aussi se construire et arriver à faire quelque chose d'assez inattendu.

J'ai l'exemple d'un jeune enfant diabétique. Je m'occupais des jeunes enfants malades chroniques. Et pour les enfants diabétiques, on apprenait à leurs parents à faire les analyses quotidiennes, puis en fonction du résultat des analyses, le calcul de la dose d'insuline dont ils avaient besoin, à l'injecter, à surveiller l'alimentation. Ce garçon de onze ans était le fils unique d'une famille de maçon italien, en France depuis deux ans. Le père, occupé sur ses chantiers, n'était absolument pas disponible. La mère, italienne, ne parlait pas un mot de français et passait son temps à se lamenter. On ne savait que faire avec l'enfant, et c'est à lui qu'on a essayé d'apprendre à se traiter au quotidien. Et il s'est tellement bien pris au jeu qu'au bout de huit jours, il était capable de faire ses analyses, de calculer sa dose d'insuline, de se l'injecter, et aussi de savoir ce qu'il fallait faire si son diabète se déséquilibrait.

### Un constat de vie, un constat dynamique qui vaut la peine d'être utilisé...

---

On l'a laissé sortir et revu périodiquement. Et puis, sans nous le dire, les parents l'ont emmené en vacances en Italie, où les changements de nourriture, la fatigue du voyage ont déséquilibré son diabète et il a commencé un pré-coma. Le médecin appelé a prescrit l'hospitalisation. Et le gamin lui a dit : « Non, ce n'est pas la peine, je sais ce qu'il faut faire ». Et le médecin lui a répondu : « Si tu sais ce qu'il faut faire, tu le fais, et je repasse dans trois heures. Si ça ne va pas mieux tu iras à l'hôpital ». Trois heures après, l'enfant s'était sorti de son pré-coma diabétique. Il a bien évolué. Alors qu'il était jusque-là un peu cancre à l'école, il s'est piqué au jeu, et il est aujourd'hui ingénieur des Arts et Métiers. Et il m'a dit « Je ne sais pas ce que je serais devenu si je n'avais pas eu ce diabète ».

Cela peut être de la sublimation ; en tous les cas, c'est une histoire vraie. Et ce sont des histoires basées sur la mobilisation de compétences de personnes chez qui on ne s'attendrait pas en à trouver autant qui font la résilience. C'est un constat de vie, un constat dynamique qui vaut la peine d'être utilisé dans nos façons d'être et de faire avec nos patients, avec nos usagers.

**Christine Laouénan, Mouvement du Nid : *Peut-on voir des exemples de résilience du groupe, de résiliences collectives ?***

**Pr Michel Manciaux :** Le plus bel exemple, est à mon avis la résilience familiale. Il y a des familles qui, à partir d'un handicap d'un enfant, par exemple d'un accident grave, réagissent de façon extraordinaire et tout à fait inattendue. Et l'on a fait une étude, en liaison avec la Suède, des suites d'accidents graves de la circulation chez des jeunes enfants, suffisamment graves pour interrompre la scolarité d'au moins un an. Et, une fois le drame éloigné, on a discuté avec ces familles pour savoir ce qui les avait aidées durant cette période, cette traversée du désert, avec un enfant initialement en risque de mort ou de séquelles graves, et qui finalement avait évolué la plupart du temps vers la guérison.

Ces familles nous ont dit que ce n'était pas les médecins qui les avaient aidées, parce que, quand on leur demandait ce qui allait arriver, ils répondaient qu'ils ne savaient pas, qu'il fallait attendre ; ils ne se prononçaient pas, par prudence peut-être, mais ils n'étaient pas très 'soutenants'. Elles nous ont dit que ce n'était pas non plus les infirmières : lorsque les parents téléphonaient pour avoir des renseignements, elles disaient qu'elles n'avaient pas à donner de renseignements par téléphone. Les familles ont énuméré de la sorte un certain nombre de professionnels ou d'intervenants qui ne les avaient pas du tout aidées, parfois au contraire, dans leur parcours. Ce qui les avait aidées, c'est la solidarité des voisins, ou la solidarité professionnelle. Quand les parents rentraient de l'hôpital où ils allaient voir leur enfant, des voisins les invitaient à dîner. Quand une mère de famille allait faire ses courses, elle leur demandait de quoi ils avaient besoin. S'ils n'avaient pas de voiture, à plusieurs reprises des voisins leur ont proposé de les emmener à l'hôpital pour voir l'enfant.

De leur expérience d'une situation durement vécue, ils avaient clairement identifié ce qu'on appelle des tuteurs de résilience : des gens qui les ont aidés à se bâtir une vie vivable, à continuer à vivre malgré le drame qu'ils étaient en train de traverser. De tels exemples, nous en connaissons tous.

Il y a aussi des résiliences de groupes ethniques. Et l'on connaît des groupes qui ont migré dans des conditions difficiles, qui s'adaptent remarquablement bien, et d'autres qui sont absolument largués, paumés, et qui végètent là où ils sont arrivés. Il y a pas mal de Vietnamiens et de Laotiens qui ont migré aux États-Unis et qui se sont remarquablement adaptés, comme les Japonais, d'ailleurs. Je viens du nord de la Lorraine, qui était un pays de sidérurgie et de mines. L'on avait coutume de dire, à propos des migrants italiens venus au début du xx<sup>e</sup> siècle dans le pays, que les pères devenus mineurs, sidérurgistes, étaient restés dans cette situation. Leurs enfants étaient entrepreneurs, et leurs petits-enfants médecins ou avocats. C'est un exemple de capacités d'adaptation assez extraordinaires, et là, très collectives. Et je peux vous dire que le nombre de collègues médecins qui sont effectivement des petits-fils d'émigrants italiens est assez impressionnant. Mais c'était un moment où l'ascenseur social fonctionnait bien. Les choses ne sont plus aussi simples maintenant, c'est vrai.

**Une participante : *Pourquoi un enfant va-t-il pouvoir utiliser ses facteurs de protection et de résilience plutôt qu'un autre ?***

**Michel Manciaux :** Cela dépend en grande partie de l'aide que l'on est susceptible de lui apporter, de la confiance que l'on peut avoir en lui. Il y a une histoire extraordinaire dans le livre « Mémoires d'enseignants, paroles d'élèves ».

C'est l'histoire d'un gamin rejeté par ses enseignants successifs qui lui disaient qu'il était nul et que jamais on ne tirerait rien de lui, et ceci jusqu'à l'âge de 9 ans. Des pronostics complètement négatifs. L'année sui-

« Il y a aussi des résiliences de groupes ethniques. Et l'on connaît des groupes qui ont migré dans des conditions difficiles, qui s'adaptent remarquablement bien, et d'autres qui sont absolument largués, paumés, et qui végètent là où ils sont arrivés. »

vante son nouvel instituteur lui a dit à la rentrée « Tu n'as pas très bonne réputation dans cette école, mais moi je ne pense pas que tu sois un nul, je pense que tu peux faire mieux. Et je te fais confiance mais ce n'est pas moi qui peux te tirer d'affaire tout seul. C'est à toi de te prendre en charge, je suis là simplement pour t'aider ». Et ce gamin, devenu adulte, écrivait : « c'est cet homme-là qui m'a sauvé ». Il disait qu'il était parti pour réaliser ce qu'on disait de lui (on parle de 'prophétie auto-réalisatrice'), pour devenir vraiment un raté de l'existence, et c'est ce prof qui, lui faisant confiance l'a tiré d'affaire. Son maître a lu ce livre, a repris contact avec cet ancien élève ; ils se sont rencontrés, ils sont tombés dans les bras l'un de l'autre, et le maître lui a dit : « Je n'ai pas eu du tout l'impression d'avoir fait quoi que ce soit d'extraordinaire pour toi. Je t'ai simplement dit que tu n'étais pas nul et qu'on pouvait te faire confiance, je n'ai fait que mon travail ».

On parlait de rencontres ce matin. Il en est de fondatrices mais aussi, hélas, de destructrices.

**Une participante :** *Avez-vous des références à nous donner en ce qui concerne la Casita ?*

**Pr Michel Manciaux :** Le Bureau International Catholique de l'Enfance travaille beaucoup là-dessus. Une brochure a été publiée : « La résilience - Résister et se construire », que vous pouvez demander au BICE, 70 boulevard de Magenta, 75010 Paris.

**Patricia Cresta, Mouvement du Nid :** *Vous avez parlé de rencontre. Au Mouvement du Nid, nous avons fait une étude sur les facteurs d'entrée et de sortie de la prostitution et on s'est aperçu qu'il y a beaucoup de points communs. Dans leurs parcours on sait bien que les personnes prostituées ne rencontrent évidemment pas que des gens qui leur veulent du bien. Pour la réinsertion la rencontre est importante dans la mesure où une rencontre positive apporte de l'autonomie. C'est aussi aux travailleurs sociaux et aux personnes des associations entre autres, de porter un autre regard sur les personnes prostituées, de les voir avant tout comme des personnes et non pas comme des prostitué-e-s. C'est une dimension capitale pour permettre aux personnes prostituées de faire appel à leurs ressources et de suivre un chemin de résilience pour reprendre votre expression.*

**Pr Michel Manciaux :** Il y a deux jours, j'étais à une réunion de pédo-psychiatrie à Paris, et c'était autour de l'attachement, essentiellement à partir de situations extrêmement préoccupantes vécues par certains enfants, et devant lesquelles les professionnels ont besoin de réfléchir ensemble. Il y avait là Berry Brazelton, que vous connaissez peut-être, c'est de lui qu'est venue l'expression « le bébé est une personne » et Bertrand Kramer, qui est aussi un grand nom dans la pédo-psychiatrie internationale. Voir Brazelton, âgé de 85 ans, mimer à la tribune la façon d'entrer en relation avec un nouveau-né, c'est absolument extraordinaire. C'est véritablement un spectacle de voir ce vieil homme faire les gestes qu'il fait pour capter l'attention d'un petit, pour lui sourire, pour l'amener à vocaliser un peu. Il a travaillé avec les nouveau-nés pour mettre en évidence leurs capacités relationnelles précoces. Lebovici dit même « capacités précocissimes ». La résilience est née aussi, je le disais, de tous ces travaux antérieurs, de la reconnaissance des compétences du bébé, des travaux sur l'attachement.

L'un des premiers à parler de résilience aux États-Unis a été Bowlby, qui n'est pas non plus n'importe qui dans le domaine de la psycho-pédagogie. Et Bowlby, le père de l'attachement, qui a véritablement pris acte

« Voir Brazelton, âgé de 85 ans, mimer à la tribune la façon d'entrer en relation avec un nouveau-né, c'est absolument extraordinaire. C'est véritablement un spectacle de voir ce vieil homme faire les gestes qu'il fait pour capter l'attention d'un petit, pour lui sourire, pour l'amener à vocaliser un peu. »

de cette capacité humaine, disait : « *La résilience, c'est le ressort de qui ne se laisse pas abattre* ». C'est une définition un peu lapidaire, mais il y a cette notion de dynamique, de ressort, en face de l'adversité.

Il y a au Québec, et on a beaucoup de choses à apprendre des Québécois, à l'hôpital Ste Justine à Montréal, une clinique d'attachement. Vous vous demandez ce qu'est une clinique d'attachement : c'est simplement, à côté du service de pédiatrie, un hôpital de jour, où des parents en difficultés très précoces avec leurs bébés apprennent, pendant les premières semaines de la vie, à prendre conscience des capacités de leurs enfants et de leurs propres capacités à être des parents suffisamment bons. On parlait ce matin de prévention précoce et même « précocissime » : on est là en plein dans le nœud de la question avec ces compétences reconnues et ces mécanismes d'attachement favorisés quand ils ne se mettent pas spontanément en route.

La résilience est-elle une utopie ou une idéologie ?  
La résilience est un constat, une réalité de vie.

---

Le pédopsychiatre Michaël Rutter, dont j'ai déjà parlé, a étudié la résilience à l'adolescence et dit qu'il y a des changements de comportements chez des adolescents que l'on croyait définitivement embarqués dans une carrière délinquante et chez qui, pour une raison qu'on ne connaît pas, qu'on ne s'explique pas, il se produit tout d'un coup un changement de cap complet. Et ces adolescents mal partis s'intègrent, devenant des adolescents suffisamment bons, pourrait-on dire aussi. Je ne cherche pas à tout expliquer, j'amène simplement des faits observés et décrits par des grands noms de la pédo-psychiatrie. La résilience est-elle une utopie ou une idéologie comme le dit Tisseron ? Ce jugement n'est pas partagé par l'ensemble des professionnels. La résilience est un constat, une réalité de vie. Alors, peut-on nier ce que l'on constate ? Je ne le pense pas, même si on ne peut pas toujours l'expliquer.

**Christine Laouénan, Mouvement du Nid : *Tim Guénard dont vous parlez a rançonné les prostituées et s'est prostitué lui-même. Je pense aussi à Barbara qui a été prostituée par son père lequel avait demandé sur son lit de mort...***

**Pr Michel Manciaux :** Voulait-il lui demander pardon ? On ne le saura jamais. Votre question relance le couple résilience-créativité. Elle a mis longtemps à en parler et elle en a finalement écrit une chanson assez extraordinaire sur « Nantes ». On a fait avec la télé suisse-romande un film : « Grandis par l'épreuve ». C'est aussi une façon de dire en quelques mots ce que recouvre la résilience. Il y a en particulier une cantatrice suisse, très connue, qui est venue témoigner du fait qu'elle avait été démolie psychologiquement par sa mère, incestée à plusieurs reprises par son père, donnée en jeux sexuels aux amis du père, et qui dit le soutien qu'elle a reçu dans le milieu artistique. Sa mère était artiste ; elle emmenait la gamine avec elle aux répétitions.

C'est le soutien par les collègues de la mère, qui voyaient bien que l'enfant était en danger, qui lui a donné, d'une part, la force de tenir le coup et de résister quand son père la tapait à mort ou presque, et d'autre part de répéter « je serai cantatrice ». Alors, peut-être « méthode coué », mais il ne suffit pas de dire « je serai cantatrice » pour le devenir. Je pense que la « méthode Coué » est un leurre. Je connais les travaux de Mr Coué, si sa méthode aide un petit temps, ce n'est pas là-dessus que l'on bâtit une vie.

« Il y a des changements de comportements chez des adolescents que l'on croyait définitivement embarqués dans une carrière délinquante et chez qui, pour une raison qu'on ne s'explique pas, il se produit tout d'un coup un changement de cap complet. »

**Julienne Lemb, Mouvement du Nid : J'aurais aimé que vous nous éclairiez un peu plus sur ce que vous appelez « la capacité à donner du sens au vécu ». Cela veut-il dire pardonner, relativiser les choses ?**

**Pr Michel Manciaux :** Je me rappelle le témoignage de trois jeunes sœurs qui avaient été véritablement très maltraitées dans leur famille : « ce qui nous a sauvées, c'est qu'on a été capables de dire que nos parents étaient comme ça, et qu'il fallait faire avec ». Je veux dire par-là qu'elles se rendaient bien compte que leurs parents ne les élevaient pas comme elles auraient voulu être élevées, mais elles étaient là, il n'y avait probablement pas beaucoup de protection autour d'elles, elles étaient dans cette situation, et elles ont appris à vivre avec en se disant qu'elles ne feraient surtout pas la même chose.

**Même des enfants très jeunes sont capables de sentir que ce qu'ils vivent n'est pas normal...**

---

Dans sa thèse, Jacques Lecomte a interviewé une cinquantaine d'adultes, anciens enfants gravement maltraités, en leur demandant ce qui les avait aidés. Il parle de processus de « contre modelage », c'est-à-dire de sujets qui disent très tôt ce qu'ils vivent ou ont vécu, et qu'ils ne veulent surtout pas faire vivre à leurs enfants s'ils en ont un jour. Donc, même des enfants très jeunes sont capables de sentir que ce qu'ils vivent n'est pas normal et de se dire qu'ils sont là, qu'ils ne peuvent pas faire autrement mais qu'ils seront différents plus tard. Le pardon, qui viendra peut-être des années après, peut aider, mais il n'est pas indispensable à la résilience.

Alors, « donner du sens » ? Je trouve que le mot de Poil de Carotte, « tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin », est à la fois un humour extraordinaire, et puis un sens donné à ce qu'il vivait.

« Je me rappelle le témoignage de trois jeunes sœurs qui avaient été véritablement très maltraitées dans leur famille : « ce qui nous a sauvées, c'est qu'on a été capables de dire que nos parents étaient comme ça, et qu'il fallait faire avec »

**Un participant :** *Il m'arrive de rencontrer des jeunes enfants qui se prostituent, qui ne le disent pas aux travailleurs sociaux parce qu'ils ont honte. Ils me le disent dans le secret, parce que je suis psy. Et la description que vous donnez ne me permet en aucun cas d'accrocher, par rapport à ces témoignages extrêmement compliqués qui dépendent à être entendus et pas tout de suite, d'utiliser le concept de résilience en disant à un enfant « oui, t'as été battu, mais t'as été bon à l'école. C'est très bien, tu vois bien que tu t'en sors ! ». Ne donner que les formes, paraît-il, positives de la personnalité en oubliant que 20 ans ou 30 ans après, on se retrouve avec des gens, comme ça m'est arrivé, qui sont banquiers et autres, et qui ont une vie affective d'une pauvreté inouïe, pour ne pas dire désolée, vivant continuellement un traumatisme... Mais la réussite sociale est très bonne ! Donc, je crois qu'il faut faire très attention à ces concepts descriptifs, éthologiques. Le mot « résilience » sort quand même du vocabulaire de l'aciérie, donc la capacité d'un matériau de résister à des forces contraires.*

*J'essaie de dire, que, par rapport à ces questions de prostitution, je ne vois pas en quoi ce concept de résilience permettrait de comprendre quoi que ce soit de ce qui amène un enfant à se prostituer sans pouvoir mettre le mot dessus, souvent de ne pas même comprendre le processus qui l'a amené là, souvent même de se couper le corps en étant à la fois la personne qui abuse et la personne abusée. Tous ces processus-là sont des processus psychiques qui n'ont pas grand-chose à voir avec la description que vous faites de la capacité ou pas de résilience. Et quand on voit quelqu'un qui s'en sort, comme vous dites... Bon, très bien, il s'en sort. Mais à quel prix ? Il sort très souvent exsangue, mutilé, handicapé.*



*Et avec l'aide, vous le dites, vous avez raison, mais à condition qu'on ait au moins la reconnaissance d'où il peut s'inscrire. Et c'est extrêmement difficile qu'il arrive à trouver une branche qui lui permettrait de vivre.*

*Je ne vois pas en quoi ce concept de résilience, ou alors j'ai peut-être rien compris, permet d'accrocher quelque chose des capacités des gens qui peuvent pas être faciles, qui peuvent pas être uniquement dans des rencontres. Il y a des questions de transfert, qui sont quand même fondamentales dans cette affaire. Des transferts positifs ou négatifs. De même que quand vous dites « C'est bien de rencontrer des gens positifs » : je regrette, mais tous les travailleurs sociaux proposent à tous les enfants des aides, gentiment, et pourtant il y a des enfants qui ne peuvent pas...*

**Pr Michel Manciaux :** Quel mélange et quelle généralisation !

**Le même participant :** *Dans les services, les travailleurs sociaux ne sont pas là pour détruire les enfants !*

**Pr Michel Manciaux :** Oui mais il y en a qui le font sans le vouloir. De même d'ailleurs que des médecins, des psychologues ou encore des juges. Mais les victimes, elles, le savent bien.

**Pierre Albert, Mouvement du Nid :** *Excusez-moi ! On ne peut pas laisser passer ce qu'a dit le précédent intervenant. En tant que militant du Mouvement du Nid, participant à des permanences tous les mercredis après-midi, allant régulièrement sur les boulevards la nuit, etc... je ne peux pas !*

*Il est évident que la destruction marquée par la prostitution laisse des traces toute la vie. Évidemment, personne ne le niera, et pas les personnes elles-mêmes. Il n'empêche que, c'est juste une anecdote qui remonte à la première quinzaine d'août, la joie débordante de cette jeune femme qui s'en est sortie il y a quelques mois, c'est très récent, qui s'est mariée à la mairie avec le garçon qu'elle a rencontré et qui l'a sortie de là, la naissance du bébé, c'était extraordinaire. Pour nous, c'était extraordinaire.*

*C'est nous qui recevons une leçon, là. Ce n'est pas nous qui apportons une aide. Bien sûr, il a fallu des partenariats multiples pour conduire tout ça, personne ne le nie. Bien sûr, elle gardera un souvenir, une trace et peut-être aura-t-elle quelques difficultés après, il n'empêche qu'en attendant, il y a là un phénomène de résurrection, et je prends le titre de Tolstoï volontairement.*

*Je pense que l'on ne peut pas nier le constat, même si vous estimez que ce n'est pas, après on peut en parler, un véritable concept. Nous sommes dans un système clinique, je pense, davantage que dans un système théorique et conceptuel.*

**A. Sebana, association Altaïr :** *Un participant précédent a parlé de secret professionnel dans le cas de prostitution de mineurs. À titre d'information pour tous les travailleurs sociaux qui sont présents dans cette salle : il n'y a pas de secret professionnel quand il s'agit d'enfance en danger !*

**Pr Michel Manciaux :** Le dernier mot. Parce que nous ne sommes pas des naïfs ou des utopistes, pour nous la résilience, c'est aussi le réalisme de l'espérance. C'est-à-dire deux choses très claires : le réalisme, on n'est pas naïf, on n'est pas dans l'angélisme, on sait ce qui ne va pas et on en prend acte ; mais on garde une espérance sur le développement, les potentialités de développement des gens. Cela les fait vivre et nous aussi.

« Je pense que l'on ne peut pas nier le constat, même si vous estimez que ce n'est pas un véritable concept. Nous sommes, je pense, dans un système clinique, davantage que dans un système théorique et conceptuel. »

*Pierre Albert  
Mvt du Nid*

**Une participante : *Y a-t-il des principes de résilience, des éléments qui favorisent l'apparition de la résilience ?***

**Pr Michel Manciaux :** Il y a beaucoup à dire sur ce sujet. On parle d'ailleurs, indifféremment, de « facteurs de protection », ou de « facteurs de développement ». Et l'on parle aussi, depuis Boris Cyrulnik, de « tuteur de résilience », mais j'aime mieux parler aussi de « tuteur de développement ».

Je crois que ces facteurs aident davantage les sujets à continuer ou à reprendre un développement positif, plutôt qu'à bâtir une résilience. La résilience, c'est quelque chose au long cours, et je n'aime pas dire d'un sujet qu'il est résilient. Je pense qu'il est plus réaliste de dire que certaines personnes suivent à certaines périodes de leur vie, un chemin de résilience, c'est-à-dire qu'elles résilient leur contrat avec l'adversité. Je pense que revenir à ce sens premier du mot a beaucoup de sens. Résilier un contrat avec l'adversité.

Les facteurs de protection sont variés, mais il est sûr que les deux principaux sont le sens et le lien. Capacité à donner du sens, à prendre du recul par rapport à ce que l'on vit, à analyser, à chercher, malgré les ruptures, une continuité dans sa vie, dans son existence. Capacité aussi à lier, à créer des liens avec des personnes qui peuvent vous aider à un moment donné à vous sortir la tête de l'eau. Ce sont véritablement les deux mots clés, facteurs de résilience et de protection, ou facteurs de développement. Je préfère cette dernière formule.

**Être le révélateur de compétences...**

---

Ceci étant, c'est difficile à expliciter, à traduire en terme d'application. Mais tous les sujets qui ont fait preuve à un moment de leur vie de résilience, et souvent dans la durée aussi, savent dire à quel moment, quelle personne rencontrée, quel événement subi ont marqué une rupture dans une trajectoire, dans une situation qui paraissait sans espoir. Les professionnels posent souvent la question : que dois-je faire pour être tuteur de résilience ? On ne leur demande pas d'être tuteurs de résilience. Un bon professionnel, un professionnel bientraitant, c'est celui qui est le révélateur, ou l'émergateur de compétences. Et c'est celui qui peut créer un chemin de résilience pour la personne dont il prend soin. Mais ce n'est que longtemps après que le sujet lui-même pourra dire que cette personne-là a été véritablement son tuteur de développement à ce moment-là, et qu'il lui doit une fière chandelle. Et dans ces trajectoires de vie, dans ces histoires de vie, vous trouvez très souvent des gens qui, à quarante ou cinquante ans, vous disent « A ce moment de mon enfance, à ce moment de mon adolescence, quelque chose s'est passé, j'ai rencontré une personne, j'ai vécu ceci ; et c'est à partir de là que j'ai pu recommencer à vivre, et à vivre mieux que je ne vivais auparavant ».

Il y a l'inverse. Il y a des paroles destructrices, des événements qui sont également destructeurs, il y a des personnes qui jouent un rôle désastreux dans le contact avec les usagers dont elles devraient prendre soin. Alors, pourquoi ne pas voir dans des vies difficiles des événements fondateurs, des rencontres fondatrices, des événements et des rencontres à partir desquels on va pouvoir bâtir quelque chose qui en vaille la peine.

Ça peut sembler un petit peu utopique, mais nous ne sommes pas naïfs, je l'ai dit dans le groupe, et dire de la résilience que c'est « le réalisme de l'espérance », c'est mettre ensemble deux mots, qui, a priori, n'apparaissent pas très compatibles, mais c'est exactement définir l'attitude qui doit être la nôtre.

« Dire de la résilience que c'est " le réalisme de l'espérance ", c'est mettre ensemble deux mots, qui, a priori, n'apparaissent pas très compatibles, mais c'est exactement définir l'attitude qui doit être la nôtre. »

On travaille beaucoup, dans le travail social, sur la base de contrat. On passe des contrats avec une famille, avec un sujet, avec un toxicomane par exemple. Un contrat sur trois mois, sur six mois, avec des objectifs. Que ce passe-t-il trop souvent ? Par idéalisme ou par naïveté, on a fixé des objectifs que le sujet, la famille, ne sont pas en état de tenir, de satisfaire, dans le délai qui leur a été donné. Et ce qui doit arriver, arrive. C'est-à-dire qu'au bout du contrat, on s'aperçoit que c'est un échec. Les professionnels ont-ils le courage, devant une situation d'échec, de remettre en cause les termes même du contrat ? N'est-il pas plus facile et souvent plus gratifiant pour se persuader de dire à propos du contractant : on lui avait fourni une chance qu'il n'a pas su saisir, il n'y a rien à faire avec cette personne-là ? Je crois qu'on est là en plein blâme de la victime.

Cela mérite une réflexion en profondeur sur le plan éthique. Et l'on ne s'auto-proclame jamais tuteur de résilience.

**Christine Laouénan, Mouvement du Nid :** *Je pense à Georges Brassens qui avait commis un acte de délinquance, un vol. Son prof de français lui avait dit : « Toi, tu te débrouilles bien avec l'écriture, fais quelque chose avec ça ! »... Vous savez ce qu'il est devenu !*

**Pr Michel Manciaux :** Il y a beaucoup d'exemples comme celui-là. Et la créativité est un facteur de protection. C'est sûr. Encore faut-il la faire émerger.

**Une participante :** *Je travaille au service social scolaire après avoir travaillé au service social polyvalent de secteur. On parle beaucoup de cas sociaux. C'est la distinction entre les personnes qui sont issues d'un milieu défavorisé et les autres or c'est vrai que le service social c'est pour les gens qui sont démunis financièrement ou socialement. Dans notre vision des choses et dans le regard que nous portons sur ces personnes il y a déjà une inégalité. On ne les traite pas comme un autre adulte parce qu'ils sont au chômage, RMistes, etc. On n'a pas la même façon d'intervenir. Pourtant je trouve qu'on devrait avoir le même discours, la même attitude pour tous. On doit faire attention à la personne elle-même, à qui elle est. C'est tout ce qui compte quand je travaille avec des jeunes. Je ne regarde pas qui sont leurs parents, je regarde qui sont ces jeunes.*

**Pr Michel Manciaux :** Oui, deux remarques simplement. D'une part, ne jamais réduire une personne à ses problèmes. D'autre part, vous travaillez avec ce qu'on appelle « une population captive », en termes généraux, en termes de santé publique. C'est-à-dire que tout le monde passe chez vous. Tandis que les travailleurs sociaux ne voient pas les enfants de juges, de diplomates, de médecins ou de puéricultrices. Il y a un biais considérable dans notre travail à nous. Mais je ne vous suis pas quand vous dites que l'on devrait avoir le même discours, les mêmes paroles pour tous. Il faut au contraire personnaliser nos interventions : chaque personne est singulière !

On parle beaucoup de personnes à risque ou de groupe à risque. J'aime mieux personnellement parler de période à risque ou de situation à risque dans l'existence d'une personne, d'une famille. Et cette notion-là nous amène à être très vigilants sur les itinéraires de vie, sur les cycles de vie, et à focaliser davantage de ressources sur ces périodes ou sur ces situations à risques. Mais sans négliger personne. On est là dans le domaine de l'équité : quelque chose pour tout le monde, mais davantage pour ceux qui en ont le plus besoin. Cela veut dire que des services sociaux qui seraient uniquement faits pour des cas sociaux, ne seraient pas acceptables pour la collectivité. Un cas social, c'est une étiquette donnée. Alors, parlons d'une situation.

« On est là dans le domaine de l'équité : quelque chose pour tout le monde, mais davantage pour ceux qui en ont le plus besoin. Cela veut dire que des services sociaux qui seraient uniquement faits pour des cas sociaux, ne seraient pas acceptables pour la collectivité. »

**Une participante :** *J'avais une question sur la prostitution et les prostituées, hommes ou femmes ; à aucun moment nous n'avons évoqué la notion de responsabilité dans les actes et comportements des personnes prostituées. J'ai eu souvent le sentiment que les personnes prostituées étaient considérées comme des personnes victimes en raison de maltraitements subies dans leur enfance. Je pense que la notion de responsabilité peut être aussi importante, parce que c'est illégal, la prostitution, non? J'aimerais avoir des notions par rapport à ça.*

**Pr Michel Manciaux :** On a fait des erreurs énormes en matière d'éducation pour la santé, à deux points de vue. D'abord on a considéré que les gens étaient ignorants et que nous autres qui savions, nous étions là pour leur apprendre ce qu'il fallait dire et faire. Je me rappelle — il y a aussi des lectures qui sont fondatrices — quand j'étais jeune interne, du livre « L'art d'accommoder les bébés » où les deux auteures passaient en revue tous les manuels de puériculture écrits depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle par des dames de la bonne société ou par des professeurs de pédiatrie ou d'obstétrique pour apprendre aux mères supposées ignorantes, l'art et la manière d'élever leur enfant. Elles avaient fait une analyse critique à la fois ethnologique et psychanalytique de tout ce qui était écrit dans une centaine de livres parus sur ce sujet pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. C'était décapant et cette lecture m'a aidé à être plus respectueux et empathique avec les parents de mes petits patients.

L'autre erreur que l'on fait trop souvent, c'est de rendre les gens responsables de ce qu'ils sont, de ce qui leur arrive. Je me suis battu à l'Organisation mondiale de la santé contre un slogan qui disait : « Vous êtes responsable de votre santé ». C'est vrai pour les gens qui ont les moyens d'exercer cette responsabilité, c'est stigmatisant pour les gens qui n'ont pas ces moyens-là. Et l'on a fait des choses inacceptables et d'ailleurs improductives, par exemple pour la consommation tabagique des femmes enceintes, en les stigmatisant, en leur disant : « Vous êtes responsable de la santé de votre bébé ». Pourquoi fument-elles ? C'est par là que l'on aurait pu commencer à chercher, pour comprendre leur comportement et les aider à en changer : car la plupart d'entre elles savent bien que c'est dangereux pour leur bébé. L'ignorance, et son corollaire, l'éducation, ont bon dos !

« Je me suis battu à l'Organisation mondiale de la santé contre un slogan qui disait : “ Vous êtes responsable de votre santé ”. C'est vrai pour les gens qui ont les moyens d'exercer cette responsabilité, c'est stigmatisant pour les gens qui n'ont pas ces moyens-là. »

**Christophe André :** Nous avons évoqué dans l'atelier sur l'estime de soi cette question de la responsabilité sous forme d'une mise en garde car s'il est évidemment important de responsabiliser les individus dans le fait qu'ils ont à se mobiliser personnellement pour contribuer à l'amélioration de leur situation sociale ou psychologique il ne faut pas non plus que cela aboutisse à une stigmatisation de ceux qui échouent. Faire appel à la responsabilité individuelle est à la fois une nécessité et un danger et il faut se tenir à mi-chemin de ces deux pôles d'équilibre. Nous avons aussi parlé de la notion de contrôle indissociable d'une bonne estime de soi. En désresponsabilisant totalement quelqu'un qui a ou qui a eu d'énormes difficultés, qui a subi des choses très graves, en l'infantilisant, même en voulant lui faire du bien, on abaisse son sentiment de contrôle qui, en général, est déjà bien bas du fait de ce qu'il a pu vivre auparavant. Et donc là encore il y a un équilibre très délicat à trouver entre restaurer ces sentiments de contrôle, responsabiliser, sans aller trop loin dans ce qui serait un jugement social. Dans les interventions psychologiques ou le travail psychologique nous sommes vraiment à la frontière entre ce qui relève du jugement moral et ce qui relève du jugement clinique. Le grand public a par exemple longtemps fait l'erreur de porter un jugement moral sur des personnes déprimées qui souffraient réellement car nous savons aujourd'hui que la dépression est en fait une maladie biologique. Prenons garde d'être

bien vigilants à cela. La question de la responsabilité des individus mérite toujours d'être posée de façon très respectueuse et mérite toujours de leur être posé à eux, en tête-à-tête.

**Sandrine Fabié, Ecpat :** Je voudrais rappeler que dans le cadre de la prostitution des mineurs, d'un enfant de moins de 18 ans, il n'est pas question de parler de responsabilité. Un enfant est avant tout victime et il n'a pas les moyens, pas les choix éclairés, pour décider de sa vie ; c'est bien ce qui qualifie la notion d'enfance.

En termes de législation, la prostitution en France n'est pas illégale, seuls le racolage, actif et passif, et le proxénétisme, c'est-à-dire le fait de profiter de la prostitution d'autrui, le sont. La prostitution des mineurs de moins de 18 ans, elle, est interdite sur tout le territoire français depuis la nouvelle loi du 4 mars 2002. Cette loi stipule aussi que tout client d'un mineur prostitué de moins de 18 ans est passible de 3 à 7 ans de prison et encourt jusqu'à 100000 euros d'amendes. Tous les mineurs y compris ceux qui ont entre 15 et 18 ans, et c'est nouveau avec cette loi, sont protégés ; les notions d'âge, de consentement sexuel ou de libre disposition de son corps n'entrent pas en jeu.

S'agissant des mineurs il est peut-être question de responsabilité pour les clients ou pour un travail thérapeutique, mais pas autrement.



# LE SEXISME À L'ÉCOLE : COMMENT AGIR

Mme Dr. F. Bergerot, Inspection académique  
des Hauts-de-Seine



**Mme Dr. F. Bergerot :** On m'a demandé de vous présenter les outils pédagogiques ou programmes de formations actuellement utilisés dans les Hauts-de-Seine pour prévenir à l'école les conduites sexistes. Je précise qu'il y en a à l'école comme à l'extérieur.

Sur quoi peut-on s'appuyer à l'Éducation Nationale pour travailler autour de cette notion garçons-filles ? Nous avons des textes, des actions de formation pour le personnel de l'Éducation Nationale, au niveau de l'Académie de Versailles et je vous présenterai aussi les actions conduites sur le département des Hauts-de-Seine.

**Mme Claire Quidet :** je vais me présenter aussi, je suis Claire Quidet du Mouvement du Nid des Hauts-de-Seine qui organise cette journée. Le sexisme est un thème qui nous intéresse particulièrement dans la mesure où nous avons axé notre action principalement sur la prévention des conduites prostitutionnelles chez les jeunes et nous en rencontrons beaucoup dans les établissements scolaires ou dans d'autres lieux. La dégradation des relations garçons-filles et les comportements sexistes font selon nous partie des éléments pouvant faciliter les comportements pré-prostitutionnels, c'est pourquoi nous l'abordons dans le cadre de nos interventions.

« L'aspect collectif est important en ce qui concerne les jeunes pour qui l'influence du groupe est forte et quand on parle de liberté il s'agit de la liberté de penser, d'agir voire de sortir pour certains. »

**Mme Dr. F. Bergerot :** J'ai trouvé la définition suivante du sexisme dans un dictionnaire « Préjugés fondés sur la discrimination des sexes impliquant un ensemble d'attitudes et de comportements individuels ou collectifs qui nient le droit à la liberté et à l'égalité de toute personne humaine ».

L'aspect collectif est important en ce qui concerne les jeunes pour qui l'influence du groupe est forte et quand on parle de liberté il s'agit de la liberté de penser, d'agir voire de sortir pour certains.

Une autre définition ajoute « l'attitude qualifie presque toujours l'attitude d'hommes envers les femmes » et en particulier les attitudes de domination d'un garçon à l'égard d'une fille ou d'une fille à l'égard d'un garçon (bien que ce soit plus rare). Nous avons tous des exemples qui prouvent que cette domination peut s'exprimer dans des situations de tous les jours. Cela ne va pas forcément jusqu'à la violence sexuelle ou autres extrémités.

Ces comportements demeurent manifestes dans la bande dessinée, dans la publicité où l'image de la femme pose question ! Certains catalogues de sport sont aussi très codés : les garçons sont en survêtements et s'il y a l'image d'une fille elle sera en tutu. C'est un cliché sexiste je crois : le sport pour les filles n'est pas obligatoirement la danse.

Nos livres scolaires, malgré des recommandations contraires qui datent de 1980 je crois, sont aussi porteurs de ces clichés sexistes, de ces stéréo-



types. Par exemple, dans un livre d'anglais, j'ai trouvé une image où le papa part au travail et la femme est perdue avec l'ordinateur d'un côté, le biberon de l'autre et le bébé au milieu, ne sachant plus comment s'en sortir. C'est bien la représentation d'une femme au travail mais à la maison et en charge des tâches domestiques. Sur ce point les jeunes ont fait beaucoup de progrès dans beaucoup de milieux, mais ça n'évolue plus beaucoup, je crois. Les livres d'images représentent souvent les hommes à l'extérieur et les femmes dans leur maison.

Il y a aussi les représentations des jouets : la fille devant la petite cuisine et les garçons avec les jeux vidéos, etc. La représentation des métiers évolue aussi très doucement et souvent les filles qui veulent faire des métiers dits de garçons ont du mal à faire leur place. Nous travaillons à l'Éducation Nationale sur l'orientation professionnelle et lorsqu'une fille veut aller en mécanique ou qu'un garçon veut faire un métier dit de femme ce n'est pas toujours facile.

Alors, à l'école, effectivement, nous sommes témoins de conduites et d'insultes sexistes « t'es bonne, t'es ceci, t'es cela... » ; de moqueries sur le physique, sur les vêtements, etc. On dit aussi par exemple que les garçons sont plus ou moins encouragés par les attitudes de certains enseignants à couper la parole aux filles dans les cours de maths parce qu'on estime que leurs réponses sont meilleures.

Par exemple, une chercheuse de l'université de Nanterre a fait des études sur les façons d'enseigner des professeurs de maths. Elle montre qu'inconsciemment ils interrogent davantage les garçons sur des notions qui n'ont pas encore été vues en cours alors qu'ils interrogent plutôt les filles sur des notions déjà acquises.

Les garçons refuseraient aussi les filles dans les groupes en cours de physique et pour tout ce qui est technique. La technologie c'est pour les garçons, pas pour les filles ! Et même au football les filles seraient plutôt à l'arrière parce qu'elles tirent moins bien.

Il y a aussi les films pornos qui circulent dans les établissements scolaires, les garçons qui s'introduisent dans les toilettes des filles. On ne va pas faire tout le catalogue parce qu'on en finirait pas mais vous pouvez lire le livre de Michel Fize sur le piège de la mixité scolaire.

« La représentation des métiers évolue aussi très doucement et souvent les filles qui veulent faire des métiers dits de garçons ont du mal à faire leur place. Nous travaillons à l'Éducation Nationale sur l'orientation professionnelle et lorsqu'une fille veut aller en mécanique ou qu'un garçon veut faire un métier dit de femme ce n'est pas toujours facile. »

### Des limites floues entre comportements sexistes et violences sexistes...

---

Quelle est la limite entre les comportements sexistes et les violences sexuelles ? Quelques fois, elle est mince. Par exemple, les attouchements dans les établissements : les mains aux fesses et aux seins des filles. Ces attitudes sont souvent banalisées par les jeunes eux-mêmes. Je suis déjà intervenue dans des classes, auprès de jeunes, parce qu'une fille en avait parlé. C'est très difficile à gérer pour les enseignants. Parfois, ils préfèrent ne pas voir, ne pas intervenir car ils ne savent pas trop comment faire. Quand cette jeune fille a parlé, les autres sont venues la voir pour lui dire « *Mais pourquoi tu as parlé ? Ça ne sert à rien. Tout le monde nous le fait. Est-ce que t'avais besoin d'en parler ?* ». Elle, était en absentéisme scolaire ! Il a donc fallu faire tout un travail avec elle mais aussi avec le jeune homme pour qu'ils puissent en parler et que tout rentre dans l'ordre.

L'Éducation Nationale s'est dotée depuis l'année dernière, ou depuis deux ans, d'un logiciel sur la violence. Les violences physiques arrivent en tête des violences signalées. Nous avons davantage de signalements en provenance du secondaire que du primaire bien qu'il s'y passe aussi des choses. Et, dans les violences à caractère sexuel, qui représentent 1,13 %, on ne

connaît pas la part des violences sexistes. Dans ce logiciel, le sexisme n'est pas signalé et les enseignants ne le caractérisent pas en tant que tel.

Dans le sexisme, il y a à la fois le rapport garçon-fille et le rapport du fort sur le faible. Face aux comportements des garçons, les filles ont trois réactions : la soumission, le retrait, le repli sur elles-mêmes, elles n'en parlent pas parce qu'elles n'osent pas et la rébellion pour certaines. Ce qui veut dire qu'il y a aussi des filles qui s'en prennent à des plus faibles. Quant aux garçons, s'ils s'en prennent souvent aux filles, ils s'attaquent parfois à d'autres garçons plus faibles qu'eux-mêmes.

Alors que peut-on faire à l'école? Le milieu scolaire, par sa mixité, par la vie en commun qu'il implique, est un lieu privilégié pour réfléchir et travailler sur ces comportements et ces attitudes. Le mot sexisme dans un établissement fait un peu peur mais ce n'est pas pour ça qu'il ne faut pas l'employer.

« Tous les personnels sont concernés, mais on a un gros travail parce que ce n'est pas simple... »

---

Il existe plusieurs projets d'établissement, par exemple la prévention de la violence verbale ou physique, mais ils n'incluent pas ou peu les violences sexistes ou sexuelles. L'éducation à la sexualité est mon domaine d'intervention dans l'Académie et j'ai constaté que les enseignants ont besoin, la plupart du temps, d'avoir des supports pour agir.

Je voudrais donc d'abord parler de quelques textes importants comme le bulletin officiel de novembre 2000 « A l'école, au collège et lycée – De la mixité à l'égalité ». J'ai envie de mettre un point d'interrogation à la fin de cette phrase. Qu'a apporté la mixité à l'égalité ? Le ministre nous disait à l'époque : « L'école que nous avons est un poste de combat pour l'égalité des sexes et tous les personnels sont concernés ». Tous les personnels sont concernés mais on a un gros travail parce que ce n'est pas simple.

Nous n'allons pas avoir un débat sur la mixité, ce n'est pas le lieu, mais je dirais que le thème du comportement sexiste, pour moi, se trouve au carrefour de plusieurs autres thèmes : l'éducation à la citoyenneté, l'éducation à la sexualité et la prévention de la violence.

Nous avons aussi les circulaires sur l'éducation à la sexualité : celles de 1996, de 1998, qui s'attachaient surtout au collège, et celle de 2003. On a beaucoup travaillé dans les années après-sida, sur la prévention du sida plus que sur l'éducation à la sexualité. Ces circulaires avaient pour objectifs de ne pas aborder les choses sous un angle négatif mais plutôt d'élargir le débat à autre chose que la prévention des IST.

La circulaire du 17 février 2003, suite à la loi sur l'IVG, préconise trois séances annuelles d'éducation à la sexualité dans les établissements scolaires et pour tous les niveaux de la scolarité, école, collège et lycée mais bien sûr il faut s'adapter à chaque niveau : on ne fait pas la même chose en CE2 et en 3ème. Le thème peut être travaillé dans différentes disciplines, ça rejoint par exemple l'éducation civique. Trois séances annuelles sont prévues mais la durée n'est pas précisée. La circulaire précédente prévoyait deux heures en demi-classes.

C'est ambitieux mais le ministère s'est donné les moyens de faire dans chaque Académie des formations de formateurs qui forment à leur tour les enseignants. Il est prévu des groupes de pilotage et la formation d'adultes volontaires de la communauté scolaire afin d'assurer ces séances au collège.

« Le thème du comportement sexiste, pour moi, se trouve au carrefour de plusieurs autres thèmes : l'éducation à la citoyenneté, l'éducation à la sexualité et la prévention de la violence. »

Cette dernière circulaire légitime l'éducation à la sexualité par la protection des jeunes vis-à-vis des violences, de l'exploitation sexuelle — c'est bien dit dans le texte —, de la pornographie ou encore de la lutte contre les préjugés sexistes ou homophobes. Le mot sexisme est donc bien employé dans le texte même de la circulaire.

Les objectifs sont entre autres : développer l'esprit critique, notamment par l'analyse des modèles et des rôles sociaux véhiculés par les médias, comprendre l'importance du respect mutuel, se situer dans la différence des sexes et des générations. C'est bien notre thème aujourd'hui !

Il y a un paragraphe qui est nouveau et qui me paraît important dans la mesure où ces séances doivent trouver leur prolongement dans la vie quotidienne c'est-à-dire qu'il faut savoir réagir quand quelque chose se passe. Dans cette nouvelle circulaire il est prévu que « tous les personnels, membres de la communauté éducative, participent explicitement ou non à la construction individuelle, sociale et sexuée des enfants et des adolescents. En effet, en toutes circonstances, dans les différents espaces des écoles et des établissements (salles de classe, de cours, d'activités, lieux d'accueil ou de récréation, espaces de circulation, vestiaires, restaurants scolaires), tout adulte de la communauté éducative, contribue à réguler les relations inter-individuelles et à développer chez les élèves des savoirs-être tels que le respect de soi et de l'autre, ou l'acceptation des différences ».

Le texte est irréfutable mais reste à savoir comment faire vivre ces circulaires ! Dans les stages que nous organisons pour les enseignants je le dis à chaque fois : tenir un discours aux jeunes pendant deux heures de séance et ne pas réagir quand il se passe quelque chose à mon avis nous fait perdre leur confiance. Nous ne sommes plus crédibles !

Je donne un exemple tout simple : l'année dernière, je sors d'une séance sur l'éducation à la sexualité donnée aux 3ème, dans le couloir, je passe et je vois une fille qui frappe un garçon. Je les arrête, je leur parle, la fille s'en va, et le garçon me regarde et me dit « C'est quand même un comble ! Maintenant c'est les filles qui battent les garçons ! ». Alors j'attends quelques minutes et je lui dis « Mais en quoi un garçon a-t-il plus le droit de battre une fille que le contraire ? ».

Je ne sais pas ce qu'il a pensé de cette phrase, peut-être qu'il s'en souviendra un jour. Une enseignante est venue me voir par la suite pour me dire que dans cette classe les garçons harcèlent les filles. Nous essayons d'intervenir et bien sûr ce n'est pas facile, mais si tous les jours on pouvait réagir, à chaque fois que les enseignants voient quelque chose, ce serait mieux.

Dans le département des Hauts-de-Seine nous avons un projet de partenariat avec le Conseil Général, le CODES, la CPAM, et l'Inspection académique. Nous menons en partenariat, en 4e et en 3e, des séances à la vie relationnelle et sexuelle. En 4e, nous travaillons davantage les relations amoureuses filles-garçons, et en 3e la prévention. On impose dans notre campagne, un binôme d'intervention dans une demi-classe. Dans ce domaine être seul me semble dangereux et non souhaitable. L'idéal serait d'avoir deux intervenants : un homme et une femme mais nous n'avons malheureusement qu'un conseiller conjugal et les médecins scolaires ne sont pratiquement que des femmes ! Ce binôme homme-femme est donc difficile à mettre en place pourtant c'est important. De plus, être deux permet de faire une évaluation.

**Une participante : *Des conseillères conjugales peuvent donc faire partie du binôme ?***

**Mme Dr. F. Bergerot :** Les conseillères conjugales ont eu beaucoup de

« Dans les stages que nous organisons pour les enseignants je le dis à chaque fois : tenir un discours aux jeunes pendant deux heures de séance et ne pas réagir quand il se passe quelque chose, à mon avis, nous fait perdre leur confiance. Nous ne sommes plus crédibles ! »

mal à accepter la présence des médecins, des infirmières, des assistantes sociales, et même de certains professeurs qui ont pourtant été formés. À l'école nous sommes dans le champ social et les séances n'ont pas pour objectif de rentrer dans l'intimité des uns ou des autres. Nous sommes là pour parler ensemble, pour échanger, pour que les jeunes échangent entre eux. En tant qu'adultes nous sommes garants de ce qui s'y passe. Si quelque chose de personnel est dit pendant ces séances notre rôle est aussi d'assurer le relais, à l'intérieur et à l'extérieur, avec les structures compétentes.

Nous avons fait le choix de travailler en partenariat avec un personnel intérieur et un personnel extérieur. Nous formons des enseignants comme la circulaire l'autorise. Dans les stages nous avons essentiellement des professeurs de biologie mais l'éducation à la sexualité pourrait être abordée par d'autres personnes, les profs d'EPS par exemple, car il y a un rapport au corps qui est assez important.

Nous travaillons depuis 6 ans avec 90 collèges sur le département. Nous faisons des stages depuis 1996/97. Nous avons d'ailleurs une enquête sur l'impact de ces formations et la mise en place d'actions dans les établissements scolaires.

**Une participante :** *Je voudrais en revenir à l'amour ; on a parfois l'impression que l'on n'a pas le droit d'aimer, pas le droit de fréquenter, pas le droit d'avoir du plaisir, etc. Et ces notions-là sont vraiment très importantes parce qu'aimer n'est pas un mal.*

**Mme Dr. F. Bergerot :** On ne l'a peut-être pas bien dit.

**Claire Quidet, Mouvement du Nid :** Cela a été oublié pendant des années. Je crois que nous le payons actuellement. La prévention est souvent très technique, par exemple apprendre à mettre des préservatifs. Les jeunes savent le faire maintenant, c'est sûr. Mais pendant des années on a oublié la relation affective pour des tas de raisons comme la pudeur, la difficulté ou la peur d'en parler avec des adolescents et de paraître moraliste « il faut aimer quelqu'un avant de passer à l'acte sexuel ». Cela nous paraissait peut-être, à nous adultes, une évidence et pourtant il y a de la part des jeunes une demande très forte là-dessus. Il ne faut pas oublier de rattacher l'affectivité à des thèmes comme la prostitution, le sexisme, les violences entre hommes et femmes.

**Claudine Legardinier, Journaliste :** *Je travaille un peu sur la prostitution et plus particulièrement, dans le cadre de l'enquête nationale du Mouvement du Nid, sur la question des clients. Je voudrais vous citer la phrase d'un client de la prostitution dans une lettre adressée au Mouvement du Nid expliquant pourquoi il est client : « Il est aussi important d'apprendre à aimer et à être aimé, qu'apprendre à lire ». Je trouve cette phrase magnifique et pleine de sens. Aimer et se faire aimer ce n'est pas simple pour tout le monde et c'est peut-être l'objet d'un apprentissage ; on ne le dit pas assez, on n'en parle pas assez.*

**Mme Dr. F. Bergerot :** Je me souviens d'un jeune dans un groupe où nous étions intervenus suite à des attouchements, des mains aux fesses ; nous les faisons travailler en petits groupes en leur demandant de dire ce que sont pour eux les relations filles-garçons, comment elles se passent et il a dit : « finalement on ne sait peut-être pas y faire avec les filles ! ». Je me souviens aussi d'un groupe de jeunes plus âgés où un garçon avait dit devant les filles que la première fois ce n'est pas non plus facile pour les garçons.

Ils ont parfois envie de parler de ces sujets séparément mais il ne faut pas laisser passer celui où ils peuvent échanger les uns avec les autres sur

« Pendant des années on a oublié la relation affective pour des tas de raisons comme la pudeur, la difficulté ou la peur d'en parler avec des adolescents et de paraître moraliste "il faut aimer quelqu'un avant de passer à l'acte sexuel"... »

ce qu'ils pensent vraiment. L'amour c'est de la communication et si on ne leur permet jamais de communiquer que devons-nous en attendre ?

Nous travaillons en demi-classes, en petits groupes. Automatiquement ils font des groupes de filles et de garçons ; après on fait une restitution en grand groupe mais nous n'avons pas assez de temps. On aimerait faire deux heures avec les filles, deux heures avec les garçons et une heure de restitution tous ensemble. Malheureusement nous manquons de temps...

Il y a un deuxième texte qui concerne aussi notre thème : c'est la Convention 2000 pour la Promotion de l'Égalité des chances entre les filles et les garçons, des femmes et des hommes dans le système éducatif. Elle intègre dans les programmes la réflexion sur les rôles respectifs des hommes et des femmes ; la prévention des violences sexistes en faisant réfléchir les élèves sur les relations filles-garçons, sur l'égalité, sur les rapports de pouvoir, la violence, pour les remplacer par d'autres modèles relationnels. Il y est également inscrit d'élargir et généraliser l'information sur la connaissance du corps dès la maternelle, de former du personnel, d'élaborer des outils pédagogiques.

Il est aussi question de l'inscrire dans les règlements intérieurs de l'établissement, de l'obligation de l'adopter et de la faire respecter. Reste ensuite à l'expliquer aux jeunes et à l'appliquer dans le quotidien.

### Une formation des enseignants pour mettre en place des programmes dans les collèges

---

En ce qui concerne la formation nous avons monté pour l'Académie de Versailles un stage qui s'appelle « Mixité scolaire et comportements sexistes ». Il est récent et nous avons beaucoup moins de recul que pour les stages d'éducation à la sexualité où les enseignants viennent souvent se former en équipe pour ensuite mettre en place des choses dans leur collège.

Pour les stages « Mixité scolaire et comportements sexistes » les enseignants sont très isolés. Nous avons aussi eu beaucoup de mal à le faire accepter, il y a beaucoup de résistances mais on est maintenant inscrits pour trois ans. Nous travaillons avec deux universitaires ; nous avons fait une journée autour des stéréotypes garçons-filles et une journée sur les outils de prévention. À ce propos je voulais vous présenter le programme « Viraj ». C'est un document canadien qui permet de travailler sur les relations de domination entre filles et garçons à partir de petites histoires qui présentent des relations de domination garçon-fille et fille-garçon.

#### Une participante : À partir de quelle classe peut-on l'utiliser ?

**Mme Dr. F.Bergerot :** C'est plutôt pour le lycée, troisième à la rigueur. C'est un outil parmi d'autres qui pose des questions de fond à partir de situations de la vie de tous les jours. Par exemple : une fille s'apprête à sortir avec son copain ; elle est habillée en minijupe, son copain arrive et lui dit « Tu ne vas pas restée habillée comme ça ? », elle lui dit qu'il a trouvé quelques jours avant telle copine super avec la même jupe ce à quoi il répond « Oui mais elle c'est pas ma copine ». Ce sont des situations qui sont de leur vécu, c'est vraiment du concret.

Autre exemple mais cette fois-ci c'est la fille qui veut contrôler le garçon : alors qu'ils devaient sortir tous les deux elle a une garde d'enfant ; elle l'appelle et lui dit : « Toi tu ne sors pas, tu viens avec moi garder les enfants. Je ne veux pas que tu fasses quelque chose sans moi ».

Le document est bien fait parce qu'il donne des pistes de travail pour

Une fille s'apprête à sortir avec son copain ; elle est habillée en mini jupe. Son copain arrive et lui dit : «Tu ne vas pas restée habillée comme ça ? » Elle lui dit qu'il a trouvé quelques jours avant telle copine super avec la même jupe. Ce à quoi il répond : «Oui mais elle c'est pas ma copine»...

les intervenants et il faut bien dire qu'il y a peu d'outils sur les comportements et violences sexistes. Nous avons un vaste chantier devant nous.

**Une participante : Où peut-on se procurer le programme Viraj ?**

**Mme Dr. F. Bergerot :** Vous pouvez vous le procurer à la Délégation régionale aux Droits des Femmes.

**Une participante : Vous avez parlé à plusieurs reprises de partenariat ; ce serait bien d'intégrer et de rassurer les parents**

**Mme Dr. F. Bergerot :** il serait important qu'ils aient une information sur les circulaires. Nous les faisons connaître dans les conseils d'administration et les fédérations mais ça ne suffit pas. J'ai beaucoup travaillé en CM2 sur la prévention des agressions sexuelles et j'organisais des réunions de parents au cours desquelles je leur expliquais ce que nous allions faire avec leurs enfants, quelles notions nous allions utiliser.

Nous utilisons par exemple un support pédagogique dans lequel une des scènes se passait dans la salle de bain. Cela permettait de dire que la pudeur de l'enfant grandit et qu'il vient un moment où il n'a plus envie qu'on soit avec lui dans la salle de bain, il n'a plus envie que maman ou papa lui frotte le dos. Il a le droit de dire non, il a le droit de se laver seul, même si, quelques fois, il ne se lave pas très bien.

Ces échanges avec les parents étaient très intéressants car ils nous permettaient de lever certaines craintes. Je me souviens de deux mamans qui au début d'une réunion étaient complètement crispées et qui sont ressorties de là en disant « ah, c'est ça que vous allez faire ! C'est chouette, alors ! ». Ça les aidait, elles aussi, à accompagner leurs enfants parce qu'il y a beaucoup de parents démunis pour répondre aux questions de leurs enfants, qui ne savent pas comment réagir. Au collège c'est plus difficile à organiser mais ça mériterait d'être fait.

**Une participante : Vous parlez de l'école, des parents, mais après, il y a les médias ! Si, encore une fois, l'école fait le travail, si les parents relaient mais si les médias continuent de nous mitrailler avec ce que nous infligent les journaux, notamment à travers la publicité et tout un « langage », les interviews d'Ardisson aux hommes politiques, etc. Il y a aussi tout cet environnement !**

**Claire Quidet, Mouvement du Nid :** Oui. Il y aurait beaucoup de travail à faire sur les images, sur la publicité, sur Internet... On n'aura pas pu tout dire en une heure et demie. C'est évident mais je pense que les échanges étaient intéressants.

## LE SEXISME POUR LES PARTICIPANTS DE L'ATELIER :



« Il y a de plus en plus de garçons qui se prostituent donc je pense que le sexisme va dans les deux sens. Il y a plein d'États dans le monde qui ne reconnaissent pas la prostitution masculine parce qu'un petit garçon, ça ne peut pas être victime. Le sexisme c'est la discrimination entre les sexes mais dans les deux sens. »

« Il y a beaucoup de parents démunis pour répondre aux questions de leurs enfants et qui ne savent pas comment réagir. »



« Aujourd'hui on a des classes mixtes, je pense que dans la société on vit la mixité et je crois qu'il faut qu'on essaye de voir comment faire pour vivre mieux ensemble. Notre objectif est là aujourd'hui. »

« Il y a des endroits où il y a des demandes, de filles en particulier, pour que l'éducation à la sexualité se fasse de façon séparée. »

« Dans le collège dans lequel je travaillais l'an dernier, il y avait des adultes, des professeurs femmes et des surveillantes femmes complètement démunies face aux adolescents, aux garçons. Des surveillantes portaient leur manteau. On pensait que c'était parce qu'il y avait des courants d'air dans les couloirs. Eh bien pas du tout : c'était parce qu'elles avaient des réflexions sexistes. On ne parle pas de la formation des enseignants, mais je crois que les enseignants ont besoin d'aide aussi pour savoir comment gérer ces comportements. »

« Quand on a le mot sexisme devant soi, au début, c'est un peu dur. »

« Le sexisme est-ce que c'est la différence entre les sexes, les relations hommes-femmes, ou alors est-ce que c'est aussi à l'égard de personnes du même sexe ? »

« On parle essentiellement des relations garçons-filles mais on retrouve aussi des situations de garçons qui sont victimes d'un groupe de garçons, ou de filles qui deviennent aussi très agressives et très violentes. »

« Quand une fille parle de ce qui se passe, de la réaction des autres filles de la classe c'est de mettre cette fille-là en quarantaine parce qu'elle a osé parler, parce qu'elle a brisé la loi du silence. Pour beaucoup de filles c'est aussi important d'appartenir à la bande. »

« Il y a d'autres phénomènes aussi dans la relation garçon-fille, il y a aussi la constitution de l'identité. »

« Il faut faire attention de distinguer ce qui relève du sexisme et ce qui après relève de la violence... »

« À un moment les filles avaient un rôle, enfin au moins dans l'imaginaire des garçons, mais il ne semblait pas y avoir cette notion de sexisme. Je me demande pourquoi aujourd'hui il a cette vision différente de la femme. »

« Je pense qu'il y a une surestimation du sexe qui génère de la frustration »

« On ne parle pas de la formation des enseignants, mais je crois que les enseignants ont besoin d'aide aussi pour savoir comment gérer ces comportements. »

# Prévenir le risque prostitutionnel dans les collèges et les lycées : l'expérience du Mouvement du Nid des Hauts-de-Seine

Mr Jacques Hamon ; Mme Claire Quidet,  
responsables de la délégation



« Au cours de ces interventions, nous parlons bien sûr de prostitution, c'est notre mandat, nous n'allons pas le cacher.

Mais faire de la prévention ne veut pas dire que nous partons du principe que les élèves en face de nous ont des conduites pré-prostitutionnelles. »

**Mme Claire Quidet, Mouvement du Nid :** La délégation du Mouvement du Nid des Hauts-de-Seine a cette particularité par rapport aux autres délégations de notre association d'être principalement investie dans le travail de prévention de la prostitution car il nous a semblé essentiel de travailler le plus tôt possible auprès des jeunes sur les risques pré-prostitutionnels.

Nous rencontrons des jeunes dans les forums « Giga » où, à partir d'un questionnaire très simple, nous évaluons avec eux ce qu'ils savent de la prostitution, les clichés dont ils sont porteurs ; nous les faisons réfléchir sur le corps marchandise, le corps peut-il se vendre et s'acheter comme n'importe quelle autre marchandise ; nous abordons aussi la question des clients de la prostitution et nous élargissons la réflexion sur le respect dans les relations entre hommes et femmes.

Nous intervenons également dans les établissements scolaires généralement à la demande des personnels de l'établissement, notamment les infirmières ou les conseillers principaux d'éducation, qui parfois soupçonnent ou ont vraiment de fortes présomptions sur le fait que des élèves sont dans des conduites pré-prostitutionnelles . Par exemple lorsque des jeunes filles sont tout d'un coup très absentes des cours, portent des vêtements très coûteux et en changent très souvent sans que cela corresponde au niveau de vie habituel de leur famille ; cela peut être également lorsque certaines jeunes filles ont une attitude de repli sur elles-mêmes, bien qu'il puisse évidemment y avoir d'autres explications à cela, ou encore lorsqu'elles sont attendues ou fréquentent soudainement un homme plus âgé.

Face à cela beaucoup ne savent pas très bien comment réagir et le fait d'intervenir dans plusieurs classes, donc sans s'adresser à un élève en particulier, peut permettre de libérer une parole.

Dans d'autres cas c'est simplement une préoccupation de la communauté scolaire dans tel établissement que de faire réfléchir les élèves sur ces conduites à risques et notamment sur cette très grande préoccupation de ce qui apparaît comme un retour en force des comportements sexistes.

Au cours de ces interventions nous parlons, bien sûr, de prostitution, c'est notre mandat, nous n'allons pas le cacher. Mais faire de la prévention ne veut pas dire que nous partons du principe que les élèves en face de nous ont des conduites pré-prostitutionnelles.

Ce qui nous semble important c'est de travailler sur ce qui peut faire le

terrain, ce qui peut constituer un facteur d'entrée dans la prostitution, sur les facteurs facilitants et précipitants dans la prostitution, certains accidents de vie mais aussi voire surtout certaines rencontres avec un groupe ou une personne. Mais nous ne nous limitons pas à cela et nous abordons systématiquement les relations entre les garçons et les filles et les différentes formes de violence dans ces relations, la prostitution étant le reflet d'une dégradation terrible dans les relations hommes-femmes.

Il faut très tôt commencer à travailler avec les jeunes sur le respect entre les garçons et les filles, le respect de l'autre et également de soi-même, l'affirmation de soi face à un groupe. On sait que les adolescents vivent de manière très forte cette appartenance au groupe et qu'il est très difficile d'être ostracisé à tel point que, parfois, ils acceptent certaines pratiques, même s'ils ne les désirent pas, pour ne pas être rejetés.

Être à l'écoute de soi-même, exercer son droit de dire non sont des notions dont on a beaucoup parlé dans la prévention des abus sexuels et qui sont aussi valables pour la prévention des conduites à risques prostitutionnels à quoi il faut ajouter l'apprentissage à résister à la pression du groupe.

Laisser la place à l'expression des sentiments...

Nous leur parlons aussi des clients : que veut dire « être client », cela reflète-t-il quelque chose de nous-mêmes, de nos difficultés affectives, relationnelles, cela n'alimente-t-il pas le système prostitutionnel, puisque, bien sûr on le dit mais c'est une évidence, sans client, il n'y aurait pas de prostitution.

À travers cette question nous voulons aussi parler de sentiments et d'amour : pensent-ils pouvoir trouver dans la relation prostitutionnelle ce qu'ils attendent d'une relation affective et surtout qu'attendent-ils de leurs futures relations amoureuses ou amicales. L'affectivité et les émotions ont été singulièrement oubliées dans les divers domaines de la prévention auprès des jeunes. On leur a beaucoup parlé de technique en ce qui concerne la sexualité, de la prévention des maladies sexuellement transmissibles, du SIDA, etc, et l'on a un petit peu oublié de laisser la place à l'expression des sentiments, des désirs, du plaisir.

Nous avons abordé la question de la mixité tout à l'heure et il nous est apparu de plus en plus important, bien que nous soyons attachés à la mixité, il nous est apparu important de ménager des petits temps de parole en séparant les garçons et les filles, pour permettre une plus grande liberté d'expression. Mais, bien sûr, nous prévoyons ensuite un temps de restitution en grand groupe ce qui leur permet à tous d'entendre ce que chacun dit des remarques, des gestes, des insultes qui blessent dans leur vie quotidienne.

En dehors de ces interventions, de plus en plus nombreuses, auprès des jeunes, l'autre particularité de notre délégation, c'est le travail de formation que nous menons auprès des travailleurs sociaux car la prostitution n'est pas toujours bien connue dans sa complexité.

**Mr Jacques Hamon, Délégué départemental :** La formation des acteurs sociaux est pour nous très importante, c'est d'ailleurs le but de cette journée, car nous voulons travailler en relais avec vous. Nous avons deux types d'intervention, un cycle de plusieurs jours et des modules courts, en direction des acteurs sociaux que ce soit dans le milieu scolaire ou dans le secteur social.

La formation Travail social et prostitution est un cycle de plusieurs jours sur l'ensemble des problèmes liés à la prostitution et notamment : la

« Nous voulons aussi parler de sentiments et d'amour : pensent-ils pouvoir trouver dans la relation prostitutionnelle ce qu'ils attendent d'une relation affective et surtout qu'attendent-ils de leurs futures relations amoureuses ou amicales ? »

prostitution comme système d'exploitation ; dépendance affective, manipulation et proxénétisme, résilience ; démarches de prévention et de réinsertion des personnes prostituées ; les clients de la prostitution, etc.

Nous avons aussi mis au point dans les Hauts-de-Seine une série de modules courts car il n'est pas toujours facile pour des professionnels de se libérer plusieurs jours pour une formation. À la demande d'un comité local de sécurité, d'une municipalité, d'un groupe de professionnels ou autre, nous proposons des modules sur des thèmes particuliers.

Nous intervenons nous-mêmes ou en partenariat avec d'autres associations comme Altaïr, l'ANRS ou d'autres professionnels.

Pour compléter et prolonger l'impact de ces formations le Mouvement du Nid national élabore de nombreux documents que nous diffusons massivement dans les Hauts-de-Seine par exemple, notre journal Prostitution et société mais aussi des études, des affiches pour la sensibilisation du public. Tous ces documents permettent d'approfondir la nécessaire réflexion sur la prostitution et de suivre l'évolution des pratiques.

Une enquête, un guide, un CD, une bande dessinée...

---

Nous avons réalisé une enquête auprès des acteurs sociaux du département et nombreux sont ceux qui ont souhaité disposer d'un outil pour mieux repérer les risques. Nous allons donc publier, en 2004, le premier guide pratique de la prévention et de la réinsertion. Il n'y a, en France, aucun guide pour aider les acteurs sociaux à travailler sur cette question. Il y en a sur le sida, sur l'alcool, sur les violences sexuelles mais il n'y en a pas sur la prostitution. Nous allons donc sortir le premier !

Nous commençons aussi à travailler un guide pratique sur le sexisme que nous espérons publier en 2005. Il devrait s'adresser, bien sûr aux acteurs sociaux, mais aussi, plus largement, aux familles et aux personnes qui s'interrogent sur ce domaine.

Le Mouvement du nid est aujourd'hui composé de 36 délégations en France et la délégation des Hauts-de-Seine est aussi un laboratoire de création d'outils pour la prévention auprès des jeunes. Nous avons créé, en lien avec le CLSPD (Conseil Local de Sécurité et de Prévention de la Délinquance) d'Issy-les-Moulineaux, le dépliant Prostitution, évitez les pièges, pour toutes les villes du département, avec un carnet d'adresses locales adaptées à chaque commune. Ce dépliant est diffusé dans les structures médico-sociales du département et nous le donnons à tous les jeunes que nous rencontrons, dans les écoles ou dans les « journées Giga ».

Nous avons également créé un CD. Il nous semblait intéressant de rejoindre les jeunes dans l'une de leurs préoccupations, à savoir la chanson, la musique. Il y a trois chansons et un quatrième titre qui n'est qu'une seule musique avec comme objectif d'inviter les jeunes à mettre des paroles sur cette musique. Nous choisirons un texte parmi ceux que nous recevrons qui figurera sur cette dernière musique pour la prochaine édition de ce disque. C'est un outil pédagogique utilisable pour tous les collégiens même les plus jeunes, puisque ces chansons abordent le respect de soi et de l'autre, et cela peut être aussi un outil de partenariat dans la mesure où vous pouvez participer à cette initiative si vous travaillez avec des jeunes dans des écoles ou en animation socio-culturelle.

Notre bande dessinée « Pour toi Sandra » est également offerte à chaque jeune que nous rencontrons dans les écoles ; elle leur permet d'aller plus loin dans leur réflexion. Il y a aussi la bande dessinée No limit

« Il n'y a, en France, aucun guide pour aider les acteurs sociaux à travailler sur la question du risque prostitutionnel. Il y en a sur le SIDA, sur l'alcool, sur les violences sexuelles... Mais il n'y en a pas sur la prostitution.

du même dessinateur, Derib, sur la prévention des violences scolaires et familiales.

Nous sommes particulièrement engagés actuellement dans l'enquête sociologique du Mouvement du Nid Les clients en question. Nous diffusons un questionnaire auquel 3 000 personnes ont déjà répondu et nous participons à la réalisation d'entretiens avec des hommes qui sont ou qui ont été clients même occasionnellement.

Depuis le début du XXe siècle, il y a eu énormément d'études, de travaux, de recherches sur la réinsertion des personnes prostituées, sur la prostitution des femmes, quelques-unes sur les hommes prostitués, mais pratiquement rien sur l'homme client.

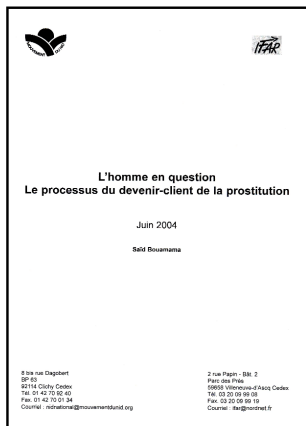
Cette recherche-action est soutenue par le Ministère aux Droits des Femmes et elle a pour objet de comprendre qui sont les clients, quelles sont leurs motivations mais aussi d'identifier ce que l'on peut proposer à des hommes qui s'interrogent sur leur comportement clientéliste et comment.

Ce travail fera bien sûr l'objet d'un rapport, d'une exposition, de formations également, et je pense que le prochain forum que nous proposerons dans les Hauts-de-Seine en 2005 portera en partie sur cette problématique.

Le travail en direction des jeunes est notre spécificité et nous vous invitons à nous contacter si vous souhaitez recevoir nos outils de prévention ou nos programmes de formation.

Nous rencontrons environ 1 500 jeunes par an mais avec vous nous pouvons faire plus, c'est pourquoi nous espérons que cette journée aura participé à faire que nous nous sentions collectivement mobilisés pour prévenir le risque prostitutionnel chez les jeunes.

« Depuis le début du XXe siècle, il y a eu énormément d'études, de travaux, de recherches sur la réinsertion des personnes prostituées, sur la prostitution des femmes, quelques-unes sur les hommes prostitués, mais pratiquement rien sur l'homme client. »



*Vous pouvez télécharger l'étude « client » sur notre site : [www.mouvementdunid.org/actualites](http://www.mouvementdunid.org/actualites) ou en faire la demande auprès de notre délégation au 01 42 70 77 80 (8 € de participation aux frais d'envoi).*

*Pour recevoir gratuitement notre programme de formation : délégation des Hauts-de-Seine, Tél. : 01 42 70 77 80*



## S O M M A I R E

---

	<u>PAGES</u>
Ouverture de la journée Mr Dova, premier Vice-Président du Conseil général des Hauts-de-Seine	3
Conduites et risques prostitutionnels chez les jeunes Mr Hasnaoui, ANRS	6
Les conduites pré-prostitutionnelles et prostitutionnelles des jeunes Mr Sebbana, Altaïr et Mme Charles, Direction du service santé d'Asnières-sur-Seine	7
Maltraitements et risques prostitutionnels Pr Michel Manciaux	8
Questions de la salle	15
Prostitution des mineurs étrangers en France et trafic international Mme Fabié, Ecpat France	16
À quoi sert l'estime de soi, comment la développer ? Dr Christophe André	22
Questions de la salle	28
Face à la maltraitance, construire la résilience Pr Michel Manciaux	37
Questions de la salle	40
Le sexisme à l'école, comment agir ? Dr Françoise Bergerot, Inspection académique des Hauts-de-Seine	52
Prévenir le risque prostitutionnel dans les collèges et les lycées : l'expérience du Mouvement du Nid des Hauts-de-Seine Mr Jacques Hamon, Mme Claire Quidet	60